

M I S S A E S T

**NIHIL OBSTAT
IN DIE PASCHAE 1951
F. AMIOT S. S.**

**IMPRIMATUR
LUTETIAE PARISIORUM
DIE V^e APRILIS 1951
P. BROT, Vic. G.**

L'autel, le Christ de J. Lambert-Rucki, les ornements et les objets liturgiques qui ont servi à réaliser les photographies ont été gracieusement prêtés par M. Cheret, 8, rue du Vieux-Colombier, Paris-VI^e.

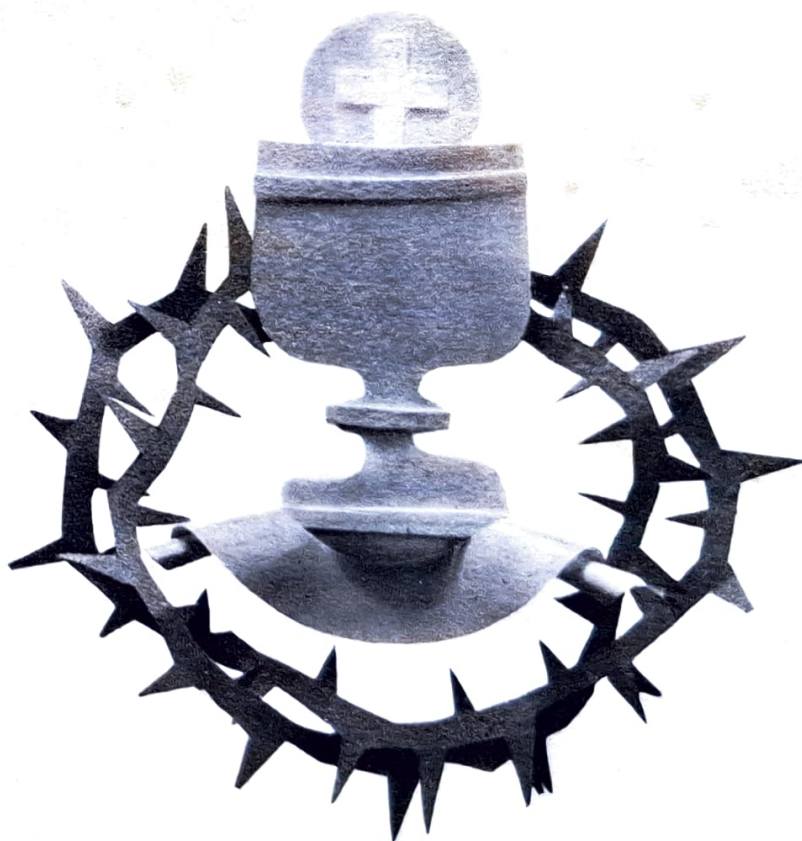
Les culs-de-lampe sont des œuvres originales, réalisées pour ce livre par Jean Garcia.

Le tirage en héliogravure a été effectué par l'Imp. Georges Lang, Paris.

La composition typographique a été faite par Firmin-Didot.

MISSA EST

COMMENTAIRES ET PRIÈRES DE
DANIEL-ROPS
PLANCHES PHOTOGRAPHIQUES
DE LAURE ALBIN-GUILLOT



LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18, RUE DU SAINT-GOTHARD, PARIS XIV^e

REVERENDISSIMO DOM. YVONI BOSSIÈRE
ORD. PRAEMONSTR. CANONICO REGULARI
SANCTI MARTINI MONTIS DEI ABBATI
QUI DISCIPULUS FIT MAGISTER
HUNC SIGNO SUO SIGILLATUM LIBRUM

D. D. D.

AMICUS SUUS

D. R.

AINSI chaque jour, en quelque lieu que la Croix soit plantée, la Messe... Messe de nos villages et de nos villes entassées, Messe des missionnaires dans le Grand Nord ou dans quelque case équatoriale, Messe de la solitude quand, dans l'église presque déserte, au petit matin, un prêtre semble ne célébrer que pour trois humbles dévotes, et Messe de la foule et de la gloire lorsque, dans la basilique Saint-Pierre illuminée, le Vicaire du Christ entre, porté sur la Sedia gestatoria, au fracas des acclamations. Une Messe innombrable, en tous les instants du jour, se célèbre par toutes les parties de la Terre. « Acte principal du culte divin », a écrit S. S. Pie XII dans l'Encyclique *Mediator Dei*, « point culminant et centre de la religion chrétienne. »

Mais nous, nous qui assisterons à cet acte principal du culte que nous voulons rendre à Dieu, nous qui allons être placés face à face avec cette réalité manifeste de notre foi, nous, fidèles à la Messe, que sommes-nous pour elle? qu'est-elle pour nous? « Ils redescendent du Golgotha et ils parlent de la température! » s'écriait, il y a quelques années, un jeune homme alors encore à la quête de sa foi. C'est à une exécution capitale que nous sommes conviés, à sa commémoration d'autant plus bouleversante que la victime a voulu mourir et n'est coupable de rien. C'est aux mystères les plus profonds qui soient au monde que nous nous trouvons affrontés, aux arcanes du sang qui rachète, de l'innocent payant pour le coupable, de la faiblesse qui est force, et de la vie qui peut vaincre la mort. Il faut que la négligence et la routine soient sur notre âme comme une croûte impénétrable pour que, devant tant de contradictions et d'invéraisemblances résolues par la Foi, élucidées selon l'Amour, nous ne nous sentions pas la raison en déroute, l'esprit plein d'angoisse mais le cœur éperdu de tendresse, pour que nous puissions assister à la Messe comme à un spectacle ou à une quelconque cérémonie, alors que, pour nous, il y va de tout.

La Messe est essentiellement le mémorial d'un drame, un drame sans cesse repris, sans cesse présent à nous, une tragédie éternellement prolongée. Le mot dont, depuis le VI^e siècle, on la désigne, ce mot

de Missa emprunté à la formule qui jadis la terminait — l'Ite Missa est — peut sembler bien court pour désigner un si profond mystère, et les termes jadis en usage eussent pu paraître plus convenables : action de grâces, liturgie, fraction du pain, synaxe ou assemblée, ou encore, comme écrivirent un Tertullien, un saint Justin, un saint Cyprien, *Dominica Passio, la Passion du Seigneur*. Car là est la vérité : c'est la Passion du Christ qui est au centre de la Messe, appelée, annoncée, célébrée, consommée. C'est autour de cette donnée fondamentale de la foi chrétienne, la Rédemption par le sacrifice de la Croix, qu'elle s'est ordonnée. C'est par rapport à elle qu'il faut la comprendre et non selon les termes d'une petite formule de renvoi.



Originellement, la Messe garde le souvenir exact de cette dernière Cène où, bien peu d'heures avant de souffrir et de mourir, Jésus consacra le pain et le vin afin qu'ils fussent Sa chair et Son sang, et ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi. » Ces mystérieuses paroles, cette transsubstantiation de deux humbles espèces issues des fruits de la terre en réalités surnaturelles, étaient chargées d'une double signification. La mort du Christ, son oblation volontaire, étaient annoncées par là, bien avant que les ennemis de Jésus fussent les agents de son sacrifice : « Chaque fois que vous mangez ce pain et buvez à ce calice, dit saint Paul, vous proclamez la mort du Christ, jusqu'à ce qu'il vienne. » (I Cor., XI, 26.) Et, en même temps, parce qu'il offrait aux siens le pain et le vin ineffablement changés, il les faisait participer à un bien autre banquet que celui de la Cène, au banquet de la Vie qui ne passe pas. Ainsi la Messe est-elle de trois façons un mémorial : elle reproduit les gestes et les mots consécatoires de la Cène ; elle est le souvenir vivant, tout chargé de tragique, du sacrifice du Calvaire ; elle est le banquet où chacun des baptisés est convié.

Le noyau historique de la Messe est donc là, dans la reproduction de la Cène, dans ces gestes et ces paroles enseignées par le Christ et dont la foi des premiers fidèles savait percevoir l'infinie signification. On peut imaginer ainsi la toute première Messe, celle qu'au lendemain immédiat de l'Ascension ou de la Pentecôte, les Apôtres durent célébrer : toute simple, réduite à la répétition exacte de ce qui avait été appris. Durant tous les temps apostoliques, elle dut conserver ce caractère d'austère simplicité : ainsi voit-on saint Paul, durant une de ses missions, célébrer « la fraction du pain » dans une modeste

chambre, au troisième étage d'une maison, parmi les fidèles tassés à étouffer (Actes des Apôtres, XX, 7, II). Cette cène du mystère ne se distinguait même pas de l'agape, où chaque communauté primitive assemblait les siens, pour maintenir entre eux la fraternité dans le Seigneur.

Près de vingt siècles ont passé, et la Messe n'a pas conservé cet austère dépouillement. Des éléments autres se sont ajoutés aux données fondamentales venues de l'Évangile. Les plus essentiels procèdent directement du service divin selon la Loi d'Israël ; les Apôtres n'étaient-ils pas des fils de Moïse ? ne considéraient-ils pas qu'en se donnant à la Révélation du Christ ils devaient s'affirmer plus fidèles aux saints préceptes ? Dans les synagogues juives — l'Évangile et le livre des Actes en sont témoins — le service divin comprenait deux parties : la prière et l'enseignement : on chantait ou l'on psalmodiait des oraisons bibliques, surtout tels ou tels de ces admirables Psaumes où la ferveur de l'homme s'exprime en termes insurpassables ; on écoutait lire des passages du saint Livre, notamment de la Loi et des Prophètes. Les chrétiens ont continué ces usages et, lors même qu'ils furent entièrement détachés des observances judaïques, ils les transposèrent sur leur plan ; les prières du début de la Messe, les lectures de l'Épître et de l'Évangile en proviennent tout droit.

Vers la fin du III^e siècle, la Messe était déjà fixée dans ses grandes lignes ainsi que nous la connaissons ; telle ou telle partie a pu, dans la suite, se rétrécir ou se développer ; l'économie générale de la cérémonie a conservé ses structures. Mais cette Messe primitive n'avait pas le caractère rigoureusement fixé de la nôtre ; autour des points fondamentaux, une certaine latitude était laissée à l'évêque, chef de la liturgie, au prêtre même, pour que la prière s'exprimât en effusion spontanée. Des différences marquées pouvaient exister entre les diverses façons de célébrer la Messe, différences qu'on observe aisément en comparant entre eux les antiques sacramentaires, ces missels solennels aux nobles calligraphies, aux ornements d'enluminures, qui furent en usage durant tout le haut moyen âge. De nos jours, on peut trouver la trace de ces différences dans les rits selon lesquels ont encore le privilège de célébrer la Messe certains diocèses (tel Lyon ou Milan), certains ordres (tels les Chartreux, les Dominicains ou les Prémontrés), et surtout dans les dissemblances entre les somptueuses et prolixes liturgies orientales et celles, plus simples, de l'Occident d'aujourd'hui.

La tradition vivante de l'Église a, au cours des siècles, introduit

des éléments nouveaux ; même quand la musique qui les accompagne ne vient pas démontrer avec éclat, en rompant le sobre déroulement du chant grégorien, qu'ils n'appartiennent pas aux plus antiques données de la liturgie, ces ajouts se reconnaissent toujours à deux traits : ils coupent la ligne, l'enchaînement de la prière eucharistique ; ils sont très souvent plus subjectifs, plus personnels. Ainsi le Gloria, était primitivement un chant d'acclamation réservé à la première des trois Messes de Noël, où il dit la joie du chrétien devant la naissance du Sauveur ; ainsi le Credo est-il une affirmation personnelle de foi, introduite dans la Messe vers l'an Mille, peut-être pour répondre à des menaces d'hérésie. Tels gestes qui nous semblent décisifs et indispensables, la Grande Élévation par exemple, sont aussi des ajouts : quand des non-conformistes essayèrent de nier la Présence de Dieu en l'hostie, on leur répondit en la présentant solennellement au peuple fidèle. Il y a quelque chose d'émouvant dans ces couches superposées de la tradition qu'on retrouve au cours de la Messe : elles sont comme la preuve d'une filiation vivante, d'une fidélité sans cesse réaffirmée.



Telle que nous la connaissons, sous sa forme rigoureuse actuelle, la Messe en Occident est celle qu'a fixée, au lendemain du Concile de Trente, le pape saint Pie V. En 1570, dans sa bulle Quo primum, il déclarait vouloir ramener le Missel à ses normes anciennes, c'est-à-dire l'élaguer de maints éléments adventices, et en même temps l'imposer unanimement au monde chrétien latin. C'est donc en liaison étroite avec la Primauté du Siège apostolique et sous la garantie immédiate du successeur de saint Pierre que la Messe a pris sa forme définitive : le Missel adopté par le Concile de Trente n'était-il pas celui dont on usait dans la Ville Éternelle, le Missel romain ?

Aussi aucune de ses parties, dit le catéchisme du Concile de Trente « ne peut-elle être tenue pour inutile et superflue » : toutes, jusqu'aux moindres mots, ont leur sens et leur portée. Le plus petit verset, la phrase qui dure à peine quelques secondes à dire, font partie intégrante d'un ensemble où s'associent et se proclament le don de Dieu, l'oblation du Christ et la Grâce que nous recevons. C'est comme une symphonie spirituelle, où tous les thèmes se reprennent, se complètent, s'unissent dans une seule intention.

Comment s'ordonne-t-elle ? Une division, traditionnelle, fait allusion à un fait d'histoire : Messe des catéchumènes et Messe des

fidèles, la première étant celle à laquelle les non-baptisés eux-mêmes pouvaient assister comme les baptisés, après quoi ils étaient renvoyés. Mais c'est le déroulement même de la liturgie, la courbe que suit son dessein, qui permet de marquer fondamentalement des temps, des « actes » dans le sens qu'on donne à ce mot appliqué à un drame. Ils sont cinq. Dans le premier, arrivant au seuil du mystère, je prie, je demande à Dieu pardon de mes fautes, je lui dis mon désir de le connaître, je le loue, je le supplie. Dans le second j'écoute l'enseignement de l'Église, d'abord tel que l'ont transmis les Apôtres ou tel que, prophétiquement, le Livre inspiré l'avait annoncé, puis tel que Jésus lui-même l'a donné dans son Évangile, enfin je le répète sous la forme résumée du Credo. Désormais c'est au cœur d'une liturgie sacrificielle que je me trouve placé. Le Christ s'offre lui-même dans une oblation qui est le centre même du mystère, et, à ce don rédempteur moi-même je m'associe. J'offre, par les mains du prêtre, mon témoin et mon représentant, ces produits de la terre qui vont être changés, et cela encore n'est qu'un signe, celui de l'oblation plus essentielle, plus intérieure que je fais de moi-même, l'offrande étant l'offrant. Le quatrième temps, le plus grave, est celui du sacrifice : l'immolation de la victime, c'est moi-même qui l'accomplis, intimement participant à ce qu'accomplit le prêtre, à la fois sacrificateur et victime ; la chair divine est clouée sur la croix ; le sang divin est répandu. Enfin, comme le Christ l'a voulu, je reçois, je communie ; au banquet de la vie, je suis rassasié.



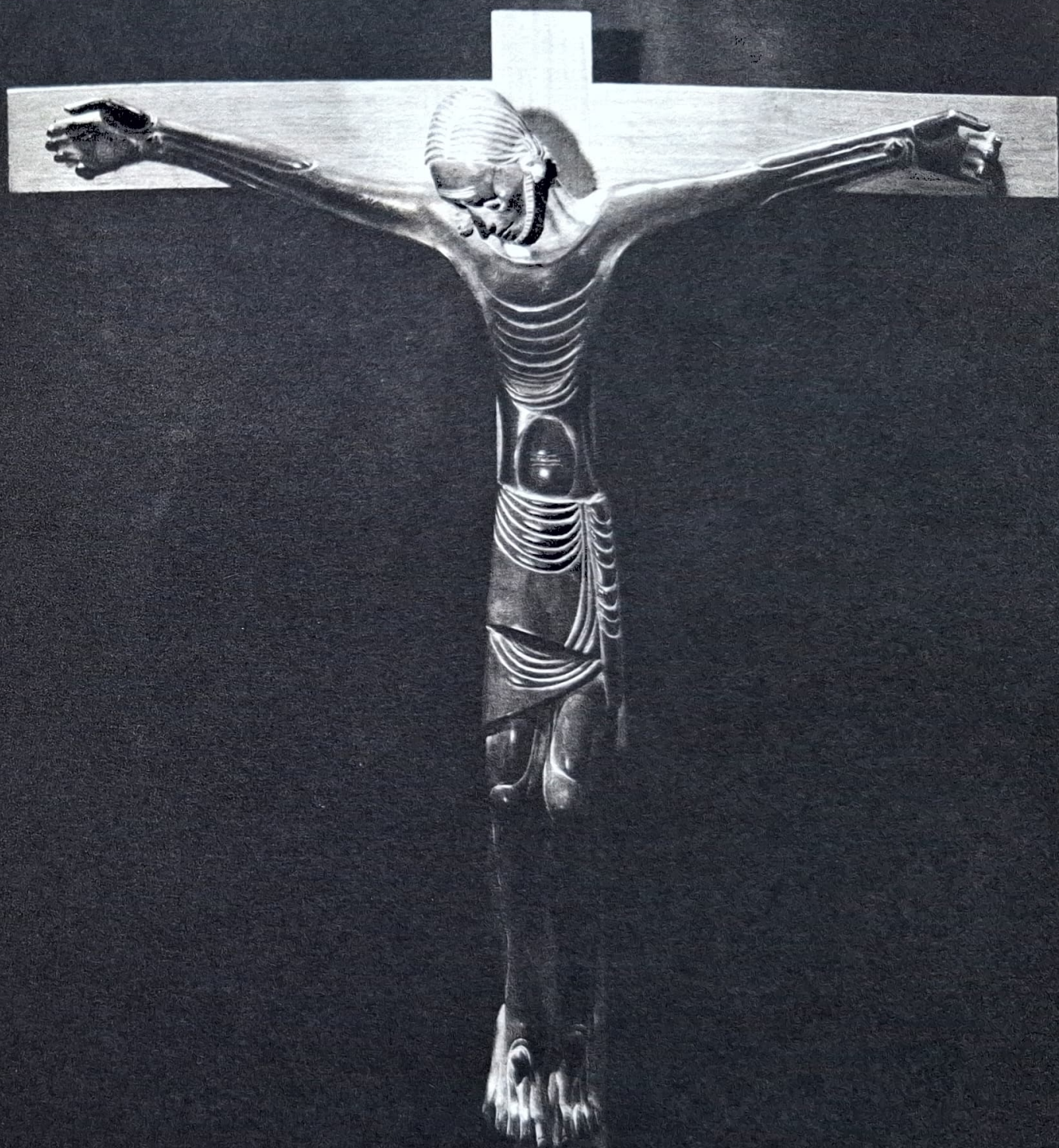
Ainsi, pas à pas suivie, la liturgie de la messe se déroule-t-elle devant nous avec une harmonie et une majesté incomparables. Tous les actes religieux de l'homme s'y trouvent accomplis, tous ses désirs et ses espoirs assumés et comblés. Un échange s'opère entre Dieu et moi, que ma prière a demandé, à peine prononcé le premier mot, et qui, graduellement va être porté à son comble. Mais est-ce entre Dieu seul et moi seul qu'il s'opère ? Si le premier commandement est d'aimer Dieu de tout son esprit et de toute son âme, le second, ainsi qu'il nous fut appris, et qui est pareil au premier, est d'aimer son prochain comme soi-même. Et c'est ne rien comprendre à la Messe que d'oublier un seul instant que ces deux commandements y sont sans cesse rappelés.

La Messe est née prière de la communauté, prière des Douze

réunis, prière des premières Églises, si fraternelles que tous les biens y étaient mis en commun, prière des Martyrs associés les uns aux autres par la libation du sang. Chacun des assistants à la Messe n'est à la vérité qu'une cellule d'un corps unique, une brebis dans un seul troupeau. Les plus belles prières de la liturgie — elles sont aussi parmi les plus anciennes — la collecte, la secrète, la post-communion, ne se comprennent vraiment que dans cette perspective communautaire, et les Mementos qui font escorte à la partie capitale de la Consécration sont là pour le redire : par delà les temps et les espaces, par delà la mort elle-même, selon le mystère de la Communion des Saints, nous nous préparons à nous unir à Dieu dans la mesure même ou, fraternellement, nous sommes tous unis.

Tel est le double sens de la Messe. Elle est mon drame : c'est ma vie, c'est ma mort qui y sont en question. C'est pour moi, moi indigne, que chacune des Messes est célébrée : « j'ai versé pour toi telle goutte de sang... ». Mais ce drame n'a de sens que si la masse entière des enfants de Dieu s'y associe et monte avec moi dans la lumière, car « toute âme qui s'élève élève le monde », et chacun est comptable de tous. Seule l'Église entière, prolongée vers ses origines comme elle le sera dans les siècles des siècles, est digne et capable d'assumer ce sacrifice et de l'offrir à l'Unique. Cette Messe est notre drame, à tous. Et c'est comme un membre, le plus obscur, le plus indigne de cette humanité sur qui le Christ pleura mais qu'il racheta par Son Sang, uni à tous dans la foi et dans l'espérance, que j'assisterai à cette Messe, courbé d'amour, l'âme déjà pleine de l'attente du Pardon.





PRIÈRES AU BAS
DE L'AUTEL

Voici le seuil de la Messe : introïbo, je vais entrer jusqu'à l'autel de Dieu. Ces premières prières sont d'approche et de préparation. Le prêtre les récite, de nos jours, au bas de l'autel ; jadis c'était en venant de la sacristie, en oraison intime, et un certain caractère privé leur en est resté. Dans l'historique de la Messe elles sont récentes ; le germe n'en apparaît point avant le VII^e siècle et c'est en 1570 seulement que l'usage en devint général, partout où saint Pie V rendit le Missel romain obligatoire. Le sens est beau, de ce psaume XLII que, déportés « sur les bords des fleuves », les Juifs composèrent dans la douleur de l'exil. Ils y criaient le regret de leur autel perdu, de la sainte Demeure. Mais ils y affirmaient aussi une foi plus forte que toute épreuve, une confiance en Dieu illimitée. Aux versets de ce psaume, l'espérance domine la tristesse. Et c'est pourquoi, au sein de la très ancienne Église — à Milan, par exemple, du temps de saint Ambroise — lorsque, la nuit de Pâques, les nouveaux baptisés se rendaient à leur première Messe, c'était ce psaume qu'ils chantaient. « Je vais entrer jusqu'à l'autel de Dieu, du Dieu qui comble de joie mon âme rajeunie. » Dans la perspective de ce renouvellement, de cette jeunesse retrouvée, comme ils prennent tout leur sens, ces versets bibliques ! Une âme jeune, une âme comblée de joie, voici donc ce que nous apporterons au Dieu de vie.

JE viens ici, Seigneur, dans l'élan de mon âme, avec tout ce que je possède d'espérance et d'amour. Je veux que cette Messe soit une halte heureuse dans ma vie, qu'elle me rende des forces pour en suivre, d'un cœur plus ferme, le chemin, et que ce poids, si souvent intolérable, que je suis à moi-même, s'allège par la Miséricorde et le Pardon.

Il est tant d'heures, mon Dieu, où je suis détaché de Vous, absent de moi, abandonné à toutes les trahisons ! Rendez-moi présent à Vous, présent à moi : c'est la même chose. Je veux que cette heure-ci, sanctifiée de votre Présence, soit de fidélité, de ferveur et de joie.

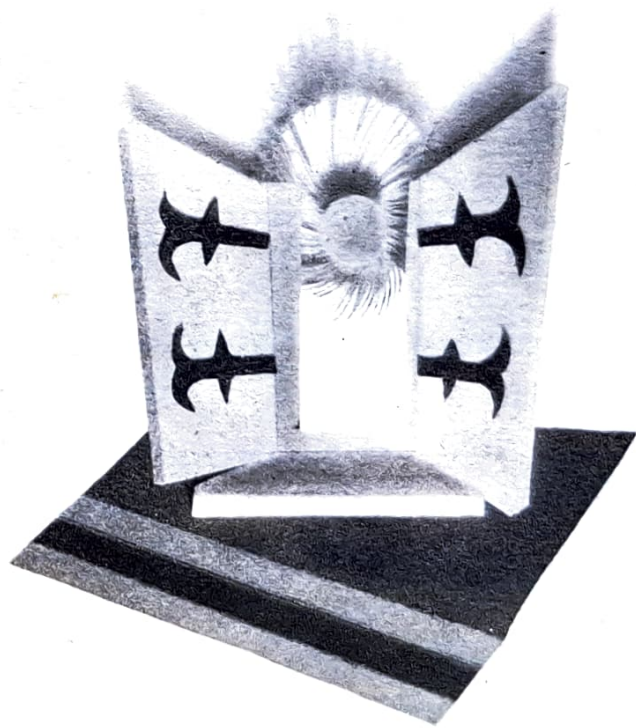
Enlevez de moi cette âcreté qui me sèche la bouche, cette aigreur



et ce tourment dont je me fais complice, ce désespoir sans cesse menaçant. Délivrez-moi de ma misère intérieure, de tout ce qui me tire vers le bas, de ce mal que je hais et que je fais quand même. Au seuil de cette Messe, préparez-moi tel que Vous me voulez.

Ma confiance en Vous est totale. Mon premier mot ici veut être d'abandon. Je crois, j'espère en Vous; Vous êtes ma seule certitude et ma seule force. Et c'est parce que je me sens en Vous si faible, et tout entier remis entre vos Mains, Seigneur, que je me sais fort.

Joie donc, oui joie en Dieu! C'est une jeunesse nouvelle qui m'attend et dont mon âme va se trouver pleine. Dans ce face à face auquel je me présente, inondez-moi, Seigneur, de votre Lumière, et que je sois sans cesse désormais, sur ma route, conduit par votre Vérité, qui est amour.



II

CONFITEOR

CONFESSION GÉNÉRALE

Au moment de se laisser emporter par la joie, l'âme sent en elle un poids qui la retient. Entre Dieu et elle une barrière est dressée. Elle sait le sens de ce boulet, de cet obstacle : son nom est péché. Dans la primitive Église, plus proche du cœur du Christ, plus spontanée, on n'éprouvait pas le besoin d'implorer le pardon au seuil de la Messe. (Pourtant n'était-ce point un rite pénitentiel que le lavement des pieds institué par Jésus avant la Cène?) Peu à peu, l'usage de s'avouer pécheur et de réclamer la Miséricorde s'introduisit. Entre le VIII^e et le XI^e siècles, sous le nom d'Apologies, furent rédigées par de saintes âmes des « prières d'excuses », sortes de plaidoiries mêlées d'aveux. Le Missel romain de 1570 donna à l'une d'elles sa forme actuelle de drame, avec ses quatre temps, comme dans un procès : comparution, aveu, intercession, pardon. Prière publique, qu'à voix alternées, prêtre et fidèles prononcent, prière collective où le péché, cessant d'être une affaire privée, est évoqué devant l'Église entière, ses saints, ses témoins, et même les Puissances du Ciel, le Confiteor donne pour la première fois, à la Messe, son sens de communauté, de Communion. Et le geste répété de la main frappant la poitrine, la coulpe, vieux geste biblique et monastique, soulage dans le repentir l'angoissante tristesse du pécheur, car il est dit dans l'Écriture : « la prière de qui s'humilie va jusqu'aux cieux. » (Eccle. xxxv, 21.)

TOUTES les Puissances sont là, toutes les Présences exemplaires, pas seulement Celui à qui rien n'est secret, pas seulement la mystérieuse clairvoyance de Ses Anges, mais ces hommes, ces femmes qui ont eu le courage de vivre selon l'amour, les saints et les martyrs dont la seule existence me condamne.

Et moi, qui suis devant eux en posture d'accusé, à la voix qui va s'élever et me demander des comptes, que répondrai-je ? La certitude d'être coupable me serre la gorge et m'interdit toute défense.

Voici donc mes actes, même ceux qu'aucune justice humaine ne réproouve, mais dont je sais pourtant combien ils furent médio-



eres, suspects, ou pis encore. Voici mes pensées secrètes, ces bas-fonds de misère et d'abjection que cache la surface d'une conscience d'honnête homme. Et voici tout ce que je n'ai pas fait, mes abstentions, mes lâchetés, mes dérobades, tout l'accablant fardeau de mes tacites complicités.

Que, par trois fois, le geste du repentir, sur ma poitrine, secoue mon cœur, réveille mon âme engourdie d'un mortel sommeil, qu'il la rappelle à ses exigences !

Mais le mystère est là aussi, le mystère de la Miséricorde. Toutes ces Présences, toutes ces Puissances, constituées en tribunal pour le réquisitoire et le jugement, voici qu'elles se font mes intercesseurs auprès de l'Unique. La pureté de la Vierge, et le sang des Martyrs, et la rayonnante patience des Saints, me deviennent sauvegarde. Mystère de la réversion des mérites et de la Communion des Saints.

Et tandis que retentissent les paroles qui m'absolvent, oubliant la crainte qui me traverse de retomber demain et de sans cesse recommencer, je me redresse dans la joie retrouvée, comme dans un subit, un indicible allègement.



III

LE BAISER A L'AUTEL

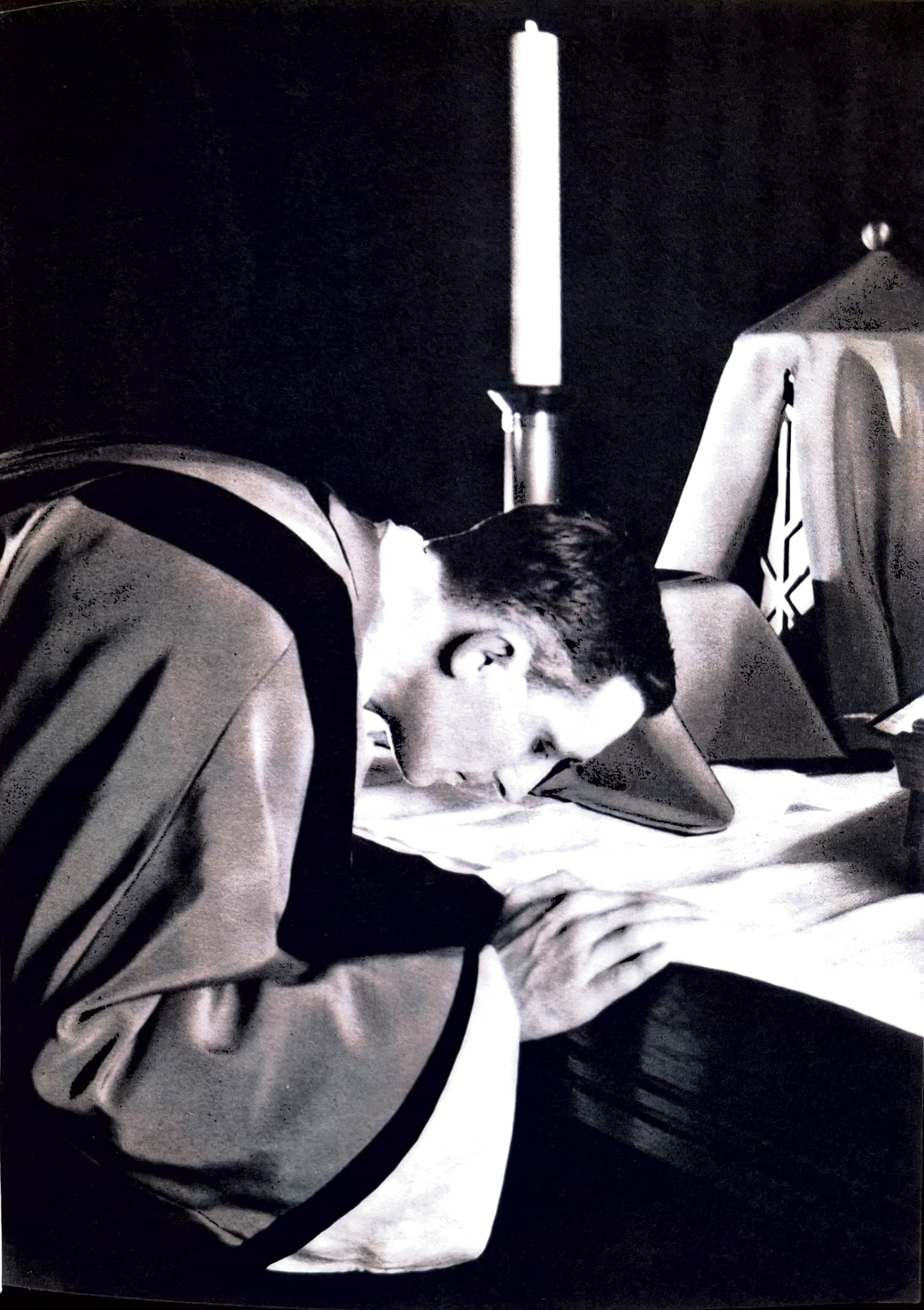
LE PRÊTRE
MONTE A
L'AUTEL

Les prières au bas de l'autel n'étaient qu'un exorde : le prêtre va monter les degrés. Quelques versets, empruntés à ce psaume LXXXIV, si confiant, qu'on chante au temps de Noël, ont supplié Dieu de tourner Sa Face vers Son peuple, afin qu'il trouve en Lui sa joie. Mais, au moment même où il gravit les marches, un scrupule revient en son cœur et, par les mots d'une très ancienne prière, qu'on disait déjà à Rome au V^e siècle, il demande encore au Seigneur de purifier cette âme qui va pénétrer au sanctuaire.

Maintenant l'autel est devant lui, la chose la plus sainte de toute l'église, son centre et son sommet, objet mystérieux, d'une signification inépuisable. Symbole du Christ, l'autel n'est-il pas tout ensemble le lieu où reposent la chair et le sang du Crucifié, et, selon saint Ambroise, la figure même de ce corps sacré, puisqu'au jour de sa Consécration, il a été, comme un Messie, oint du Saint Chrême ? (Cinq croix burinées dans la pierre y rappellent les cinq plaies.) L'Église aussi y est présente, par ses saints dont les reliques sont incrustées dans la table, par ce prêtre même qui la représente et va y célébrer le sacrifice. Devant une telle grandeur et tant de mystère, ce célébrant fait un acte de religion : il pose ses lèvres sur l'autel. Ce baiser, c'est le signe de l'union, le baiser de l'Épouse à l'Époux, car ce qui va s'accomplir ici n'est rien d'autre que l'union de l'Église à son Maître, de l'âme à son Rédempteur. Et cet élan d'amour qui courbe le prêtre est exactement celui qu'en nos meilleurs moments, nous éprouvons au profond de nous-mêmes, vers cet autel intérieur où le Christ veut être présent.

COMME votre autel, Seigneur, est au cœur de cette église, en pleine lumière, haut placé, dans la solitude des certitudes spirituelles, faites qu'en moi votre souci occupe la place unique, la plus centrale et la plus exaltée.

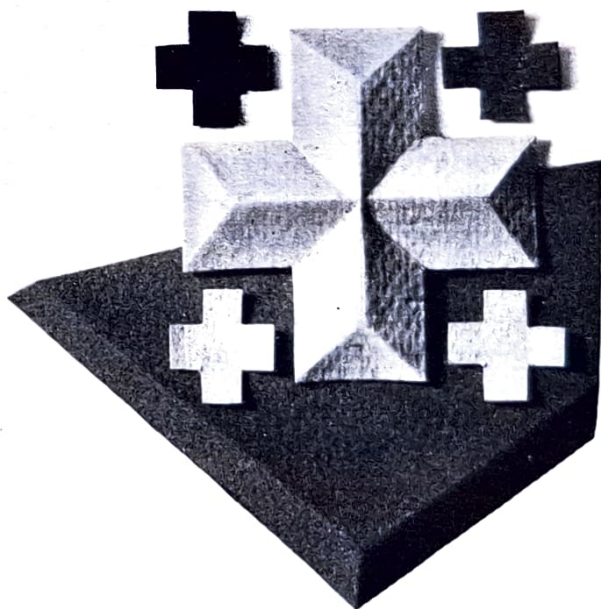
Comme ce tabernacle abrite votre Présence, vivante, certaine par l'affirmation de toute notre foi, faites que mon âme Vous éprouve, irrécusable, et Vous connaisse, Mon Dieu, plus intime à moi-même que moi.



Comme cette table enferme les souvenirs de vos témoins, les reliques de vos Saints, gages de permanence, donnez-moi de sentir mon appartenance à votre Église, et que mon âme s'unisse à sa fidélité.

Comme le prêtre, courbé devant la grandeur et le mystère, s'incline religieusement à votre autel, faites-moi reconnaître ma petitesse et votre gloire, et que, vaincu l'orgueil absurde d'être moi, je m'anéantisse en Celui-là seul qui est.

Et comme ce baiser est un aveu d'amour, la promesse d'une union près de laquelle toutes les unions de la terre sont vaines, faites, Seigneur Jésus, qu'à l'autel intérieur de mon âme, je Vous aime, je Vous possède, et ne fasse qu'un en Vous.



IV

LE SIGNE DE L'ENTRÉE

SIGNE DE CROIX

Se portant du côté droit de l'autel, où l'attendait le livre, le célébrant lit une courte prière. C'est l'Introït. l'Entrée, — l'Ingressa de la liturgie ambrosienne. Pour la comprendre, il faut se référer au vieux rite dont ces quelques versets gardent le souvenir. Très anciennement, dans l'Église (on trouve déjà ce rite sous le pontificat de saint Célestin au V^e siècle et il fut embelli, amplifié par saint Grégoire le Grand), le cortège du Pape, de ses clercs, de ses diacres, de ses acolytes allait solennellement, du palais du Latran au sanctuaire où la Messe devait se célébrer. Plus tard, encore longtemps, une procession en tint la place. Des psaumes y étaient chantés en voix alternées, — en antiphona, antiennes — : leur choix correspondait aux intentions profondes du sacrifice du jour, joyeux durant l'Avent, douloureux en Carême, glorieux pour louer les Saints, royaux à l'Épiphanie ou à la Transfiguration. Ainsi était-ce doublement une entrée, une introduction. De nos jours une seule antienne, un verset des psaumes, ou, plus rarement, de quelque autre Écriture, suivis du Gloria Patri et de l'Antienne répétée, sont comme l'abrégé de ce rite somptueux ; mais cet Introït raccourci, elliptique, a gardé son sens d'introduction spirituelle : changeant de Messe en Messe, il caractérise en peu de mots celle sur laquelle il ouvre. Et, au moment d'en prononcer les paroles, le prêtre trace le signe sacré qui est, plus qu'aucun autre, celui par qui tout commence, comme tout se fait par lui et tout s'achève, le geste qui contient la plénitude des mystères, le signe de la Croix.

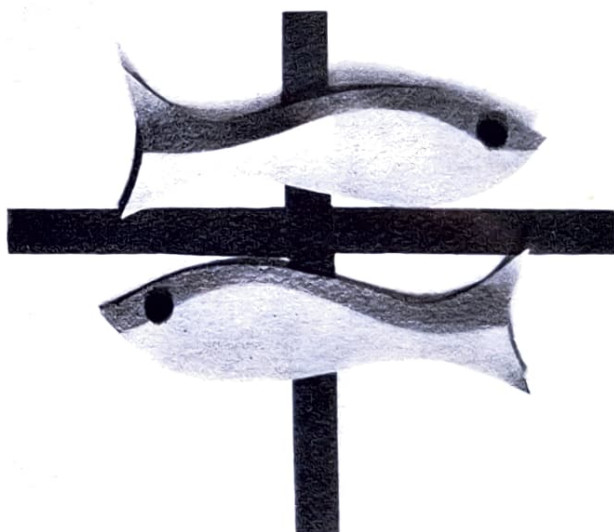
Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Seigneur, faites que ce geste familier à ma main, si familier qu'il prête trop souvent à la négligence, je le trace ici comme si je le faisais pour la première fois, dans la plénitude de son sens et la joie de sa découverte.

Au seuil de cette Messe, en face de votre sacrifice, qu'il me rende présente au cœur la croix qui me rachète, qu'il associe ma vie à votre vie humaine, mes souffrances à celles que Vous avez acceptées, et la mort, que j'attends et subis dans la crainte, à cette mort d'holocauste que Vous avez voulue et consommée d'amour.



Faites, Seigneur, que ce simple signe se charge du mystère des Noms ineffables que je prononce, que vos trois Personnes ordonnent ma volonté, mon cœur et l'élan de mon âme, et que la Grâce du Fils soit ma force et mon guide pour Vous atteindre, Père, dans les certitudes et la lumière de l'Esprit.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Seigneur, du front à la poitrine, de l'épaule à l'épaule, que ce geste plénier rassemble toutes mes pensées, enveloppe tout mon être, et que l'homme de péché, dont Vous seul savez vraiment toute la misère, se sache béni par Vous, apaisé, consacré.



LA PITIÉ ET LA GLOIRE

Les deux thèmes qui sans cesse vont revenir dans la Messe, comme les motifs musicaux d'une symphonie, les voici associés en deux prières qui se complètent, le Kyrie et le Gloria. Glorifier Dieu et l'implorer sont les deux intentions religieuses de l'homme ; c'est parce que nous savons qu'il est la Toute-Puissance que nous le supplions d'avoir pitié de nous. Et le geste si beau du prêtre, étendant les mains puis les élevant, enfin les rejoignant, n'exprime-t-il pas toutes ensemble ces intentions inséparables ? Mouvement qui dit l'élan vers les choses célestes et implore le salut avec une ferveur redoublée.

Venu de l'Orient grec, dont il conserve la langue, peut-être de Jérusalem où la pèlerine espagnole Éthéria l'entendit déjà chanter vers l'an 500, le Kyrie est un reste des litanies dialoguées, des prières par acclamations, que l'Église primitive laissait jaillir de son âme. Au moment où, l'Introït franchi, on aborde vraiment la cérémonie, par trois versets empruntés à l'Écriture, cette sobre prière avoue, du fond du cœur, à chacune des Trois Personnes divines, le besoin et le désir irrésistible du salut.

Puis, aussitôt, l'hymne éclate pour dire la Majesté de Dieu. Très ancienne prière, dont la trace se retrouve au II^e siècle, que la Messe romaine connaissait au VI^e, le Gloria commence par emprunter aux anges le chant dont ils louèrent « Dieu dans les hauteurs » : toute Messe n'est-elle pas un Noël, ne célèbre-t-elle pas la venue du Seigneur ? De ce verset d'Évangile, les siècles de grande foi firent couler la louange comme un fleuve d'amour et de confiant abandon.

Mais cette gloire du Père ne rappelle-t-elle pas l'homme à sa misère ? C'est pourquoi s'adressant au Christ médiateur, l'hymne reprend l'appel à la miséricorde : parce qu'il est Saint, Seigneur, Très-Haut, Jésus nous sauve. Et comme luit, dans l'âme du croyant, la promesse du salut, c'est sur la gloire étincelante du Fils, de l'Esprit et du Père, que se clôt cette hymne, une des plus belles qui soient, d'une sublime simplicité.



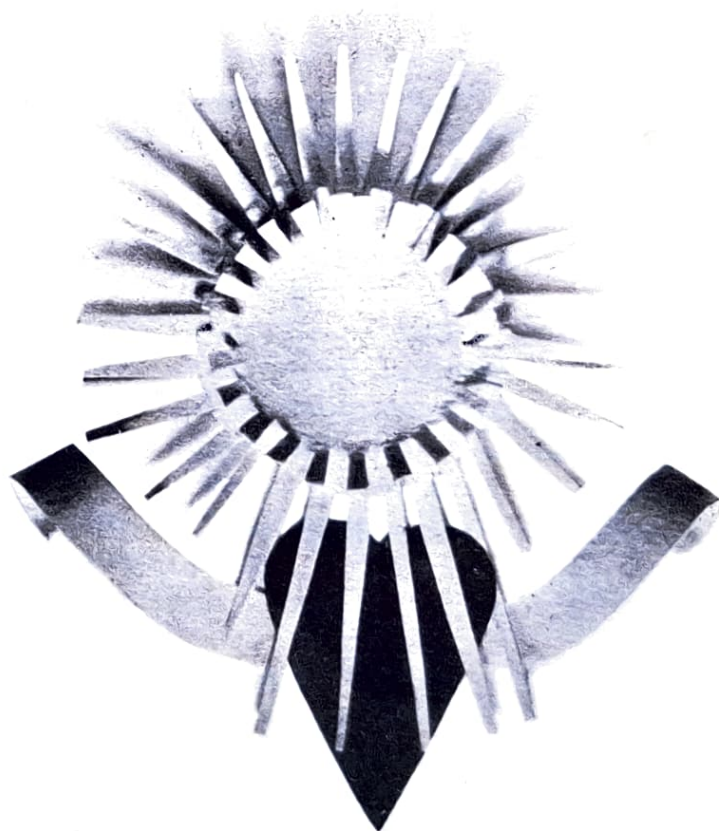
CEPENDANT que, trois fois, le triple appel monte vers Vous, du fond des siècles et des âmes, cri de désir, supplique de pardon.

Cependant que le chœur des anges et les voix immémoriales de nos frères en la foi acclament votre Grandeur et Vous rendent grâce au nom de votre Gloire,

faites seulement, Seigneur, que dans mon âme pacifiée s'établisse votre silence, ce silence où je sais que Vous êtes présent,

afin que j'y puisse prononcer ces simples mots : « Mon Dieu je Vous implore ; mon Dieu, je Vous adore ; mon Dieu, ayez pitié. »

— Car tout est dit par là.



COLLECTE

Adorer et implorer seul ne suffisent pas : toute Messe est communion. Dominus vobiscum ! s'écrie le prêtre, tourné face aux fidèles, les bras ouverts, — « Le Seigneur avec vous » — et dans ce geste, dans cet antique salut emprunté à la Bible, que huit fois la liturgie répétera en ses plus graves moments, il semble qu'il veuille saisir tous les fidèles, les réunir tous en son imploration. Tel est le dessein des oraisons de la Collecte qui vont se succéder, frappées en médailles, sobres comme des inscriptions latines.

Voici donc un des trois grands temps de prière durant la Messe (les autres sont la Secrète et la Postcommunion) ; ces oraisons, qui s'adressent à Dieu dans son Unité, le prêtre les dit, mains étendues, inclinant la tête vers la croix de l'autel, s'il prononce le nom de Jésus, et le peuple les écoute à genoux. Est-ce parce qu'elles résument et ramassent toutes les intentions du sacrifice du jour qu'elles portent ce nom de « collecte » ? Historiquement, le mot évoque la très ancienne coutume qu'on pratiquait à Rome, vers le IV^e siècle, de réunir la communauté chrétienne dans une église pour la mener solennellement au sanctuaire où la Messe devait se célébrer : la collecte est donc la prière de la plebs collecta, du peuple rassemblé. Avaient-ils donc tort, les chrétiens du moyen âge qui, élargissant le sens, traduisaient le mot par « prière commune » ? En prononçant ces oraisons, ce sont tous nos désirs, toutes nos intentions que le prêtre ramasse en gerbe et offre. Et le baiser qu'il donne, de nouveau, à l'autel, avant de les dire, qu'est-ce, sinon le signe d'une union plus totale de cette âme commune avec le Christ Jésus ?

SEIGNEUR, ce n'est pas pour moi seul que je prie,
 — prier pour soi seul n'est pas prier,
 mais pour ce peuple, invisible ou visible, qui m'entoure,
 marqué au front de votre sceau,
 et aussi pour tous ceux qui Vous ignorent et Vous trahissent :
 tous, nous sommes un en Vous.



Je répéterai donc avec tous l'invocation une et définitive
que votre Église dit chaque jour différente,
parce que chaque jour qui passe a sa façon particulière
de Vous louer, de Vous prier,
afin qu'un vœu unique et permanent Vous atteigne :
de posséder ce qui ne passera pas.

D'une âme sans réticences, d'un cœur pareil à celui d'un enfant,
je m'unirai aussi à ces prières
qu'humblement votre Église en cet instant Vous adresse,
avec des mots simples et forts,
pour que la persécution, la famine, tous les maux, épargnent
la chrétienté entière,
et que Vous donniez de la pluie à nos champs.

Et, par l'exemple de ces saints dont notre Messe fait mémoire,
proches ou lointains, connus ou inconnus,
je participerai au témoignage sans cesse repris et répété
que des générations Vous donnèrent,
afin que, par mes lèvres, le cri même de l'Église universelle
s'élève jusqu'aux pieds de votre Éternité.



VII

LECTURE AU NOM DE DIEU

ÉPI TRE

Avec l'Amen qui termine la Collecte s'est achevée la première partie de l'Avant-Messe. A l'acte religieux de prier va succéder l'acte religieux d'écouter. « J'ai une parole du Seigneur pour toi », dit la Bible (Juges III, 20); c'est à chacun de nous que la parole du Seigneur est adressée.

Pour trouver l'origine des lectures, il faut remonter au plus loin des traditions chrétiennes, et même, par delà elles, au cœur des fidélités d'Israël. Le service à la synagogue les comportait : aussi voit-on Jésus lire Isaïe devant ses compatriotes (Luc, IV, 16, 21) et saint Paul, dans ses missions, assister à de semblables lectures (Actes des Apôtres XIII, 14, 16). L'usage en fut gardé pieusement par la primitive Église : elle leur donnait une ampleur considérable, et eût été surprise de les voir réduites aux deux brefs morceaux, Épître et Évangile, de la Messe d'aujourd'hui.

Tour à tour des passages de l'Ancien Testament, puis de lettres d'Apôtres, enfin un fragment d'Évangile, étaient proposés à la méditation des fidèles, division tripartite dont le vénérable office du Vendredi-Saint garde encore le souvenir. Ces lectures n'étaient pas non plus découpées, délimitées d'avance : on lisait en suivant le texte, laissant à l'évêque le soin d'arrêter quand il estimait l'enseignement suffisant. Ce n'est pas avant le Missel romain de 1570 que l'usage prévalut définitivement de choisir deux fragments préalablement déterminés, adaptés par leur sens à la fête du jour.

Premier texte lu, l'Épître, selon son nom, — epistola, — est un passage de lettre ; tous les dimanches, c'est d'une lettre d'Apôtre qu'il est extrait, presque toujours de l'Apôtre Paul. Aux autres messes, des Saints, du Carême ou des Quatre-Temps, c'est souvent aux prophètes de l'Ancien Testament qu'il est demandé de nous instruire : l'Épître devient alors la Lecture, lectio. Dans les deux cas l'intention est évidemment la même : c'est par l'entremise des hommes que Dieu d'abord nous parle, par ses témoins, ses inspirés, comme pour nous préparer à recevoir directement son message ; cette lecture est faite au nom du Seigneur.



AINSI qu'au bord des fleuves Israël en exil écoutait la voix
de vos prophètes lui crier l'espérance,
Ainsi que le peuple opprimé lisait et relisait votre Loi
comme le plus sûr garant de sa fidélité,

Ainsi qu'aux premiers temps l'Église écoutait les lettres de
vos Apôtres lui expliquer la joie et l'amour du Sauveur,

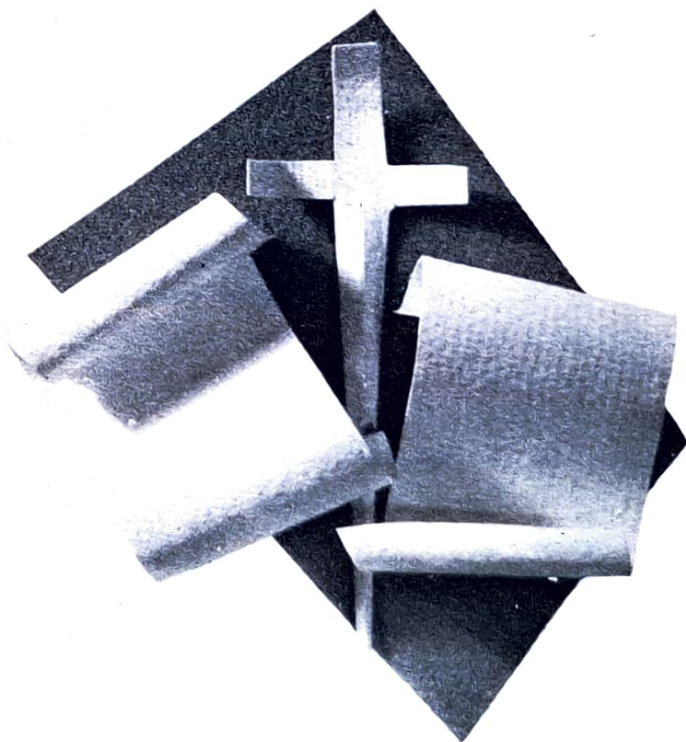
Ainsi enfin qu'aux jours d'épreuve vos martyrs recevaient
de ces textes l'explication même de leur sacrifice,

Veillez, Seigneur, que ces phrases de vos témoins trouvent
mon âme ferme, fervente, prête à l'enthousiasme et à la foi,

et que j'y sache entendre le son de la Parole, telle qu'elle nous
est adressée depuis l'origine du monde :

votre Voix, Seigneur, dont il est dit qu'elle brise toute solitude
et emplît de force ma poitrine,

cette Voix, qui, un jour d'août, sur la piste de sable, sut vaincre
d'un seul mot votre ennemi Saül, en le frappant au cœur.



VIII

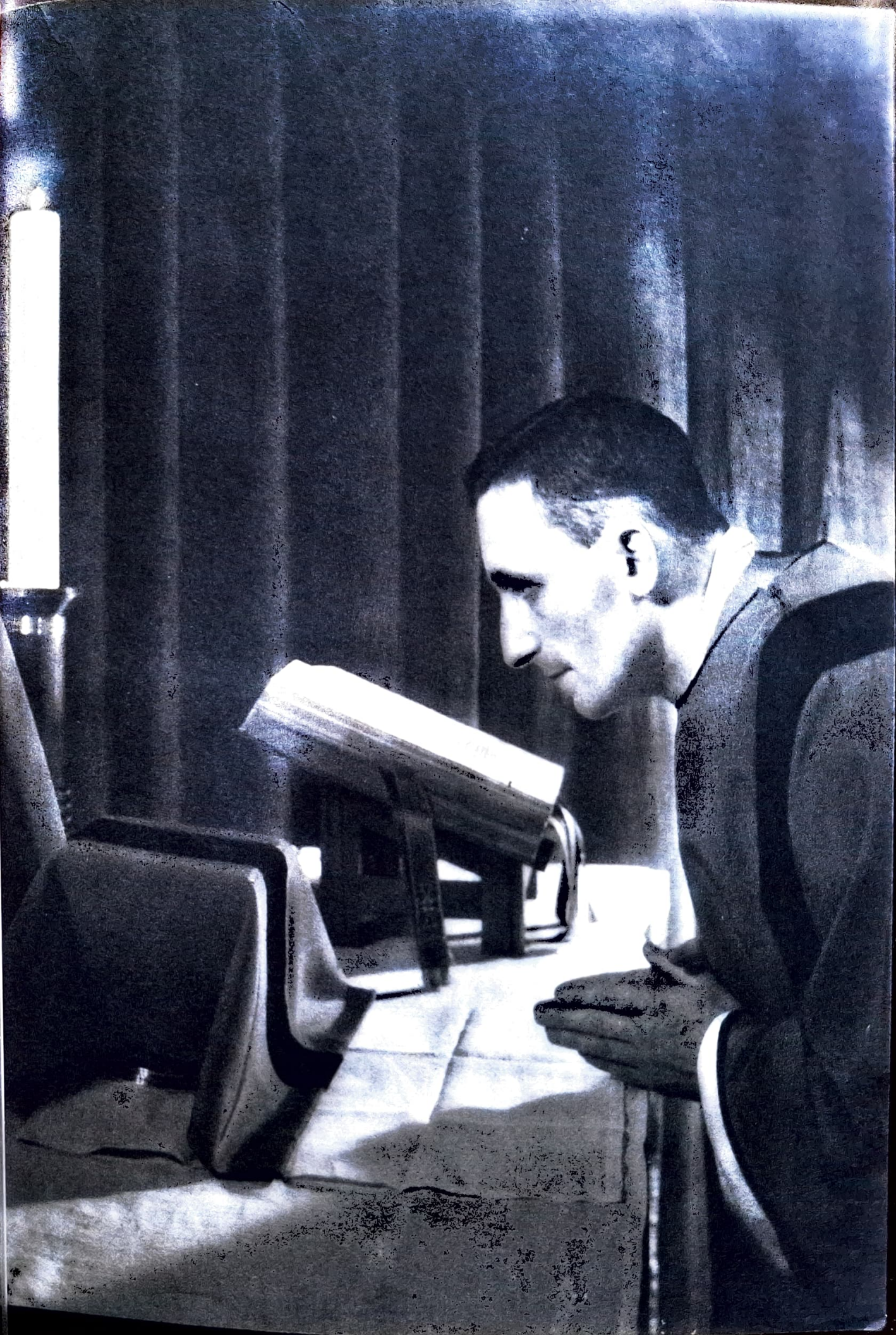
DE L'ÉPITRE
À L'ÉVANGILE

INTERMÈDE ET PRÉPARATION

De l'Épître à l'Évangile, voici un groupe de prières et de chants qui paraissent d'abord hétéroclites, mais dont l'ensemble est riche de signification. La lecture s'est achevée par le Deo Gratias, la vénérable formule de gratitude qu'on trouve si souvent dans les lettres de saint Paul : rendons grâces à Dieu parce qu'il a voulu que ces mots-là fussent dits.

En Israël, les lectures étaient interrompues par des psaumes, afin sans doute d'éviter toute monotonie et d'exiger du peuple qu'il fût vraiment participant. Les chants d'intermède, dans notre Messe, en gardent le souvenir. L'usage en est très ancien dans l'Église : au III^e siècle Tertullien en témoigne déjà. Ces chants sont trois : le Graduel, dont un chantre, monté sur le gradus, le degré de l'ambon, lançait un verset auquel répondaient les fidèles, et dont le texte fait ordinairement un discret écho à la lecture précédente : l'Alleluia, le chant immémorial de l'allégresse juive, qui appelle la venue du Seigneur et ainsi introduit à l'Évangile ; et le Trait qui, dans les temps liturgiques de pénitence et de tristesse, remplace l'alleluia, chanté en solo d'un seul « trait », sur une musique noble et grave, d'une résonance tout antique. A cet ensemble, le moyen âge, pour meubler de paroles les vocalises qui prolongeaient l'Alleluia en immenses variations de joie, ajouta en diverses occasions la Séquence, commentaire poétique de la Messe entière. Admirables morceaux, joyaux de la ferveur chrétienne : le Victimae paschali de Pâques, le Lauda Sion de la fête du Très Saint-Sacrement, le Veni Sancte Spiritus de la Pentecôte, le Dies Irae des Messes de Requiem, et le bouleversant Stabat Mater que Jacopone de Todi écrivit pour louer Notre-Dame des Douleurs, sont sans doute des ajouts à la liturgie primitive, mais quelles splendeurs !

Et tandis que le livre est porté à la place exclusive, à la gauche de l'autel, du côté du cœur, où sera prononcée la Parole du Christ, le prêtre, qui va lui prêter sa voix, se prépare à ce moment auguste en suppliant Dieu de rendre ses lèvres pures et saintes comme celles du Prophète Isaïe lorsque l'Ange les toucha avec le charbon ardent.



MUNDA Cor. — Ce ne sont pas seulement ces lèvres que le charbon ardent devrait purifier, lèvres infidèles, prompts aux mots de vanité et de colère,

mais ces oreilles aussi, toujours prêtes à entendre les bruits du monde plutôt que la Parole, et le Mensonge mieux que la Vérité,

et ces yeux qui ne savent plus s'ouvrir à la lumière parce qu'ils se sont faits les complices de la nuit;

c'est tout mon être qui attend la brûlure de l'ange, mon âme, ma conscience, mon imagination et ce cœur de péché qui aura tout trahi.

Munda cor! — Que tout l'impur en moi brûle donc, tout ce que j'y sais boueux, opaque, intolérable,

afin que la Parole me pénètre dans une attention sans défaillance, un amour sans reprise, dans l'émerveillement même de la Révélation.



IX

PAROLE DE DIEU

ÉVANGILE

Le point culminant de l'Avant-Messe est maintenant atteint. Jusqu'ici nous avons reçu le message divin par des hommes : Dieu va se faire entendre ! Par l'exemple de sa vie, par sa parole, le Christ va nous enseigner.

Aussi cette lecture de l'Évangile a-t-elle été tenue pour indispensable dès les temps les plus reculés de la primitive Église : aux jours des Catacombes elle était déjà une pièce essentielle de la cérémonie liturgique. Suprême préparation à ce Sacrifice, elle marque que le Christ qui va mourir pour le salut de chaque homme est le même que celui qui, à chacun, apprend à croire et à vivre.

C'est pourquoi ce moment de la Messe s'entoure d'une particulière solennité. Le livre des Évangiles n'est-il pas aussi un symbole du Maître, ce livre dont saint Jean Chrysostome dit qu'il ne l'ouvrirait jamais sans tremblement ? Aux Messes chantées l'encensement, les flambeaux, aux Messes basses encore les beaux gestes du prêtre posant la main sur le livre, le baisant, le signant, témoignent de cette vénération.

Cette lecture, les fidèles vont l'écouter debout, après avoir marqué de la croix leur front, leurs lèvres, leur poitrine, pour affirmer qu'ils ne rougissent pas de la vérité, qu'ils sont prêts à la proclamer, qu'ils la portent dans leur cœur.

Depuis qu'au VI^e siècle l'usage prévalut de choisir d'avance le morceau pris dans l'un des quatre évangiles pour être lu, c'est l'idée essentielle de la Messe que veut dégager cette lecture ; les autres textes sont, par rapport à celui-là, dans une dépendance plus ou moins étroite, comme des commentaires par rapport à une affirmation, ou des promesses par rapport à leur accomplissement.

Instant capital donc. C'est la voix même du Dieu fait homme que nous allons entendre. Et quand cette lecture est achevée, quand la voix fidèle a acclamé le Christ pour cet enseignement, le sermon qui suit ne veut, en principe, qu'en être le développement, l'explication, le commentaire, afin que la Parole du Maître illumine les esprits et pénètre les cœurs.



LE Christ te parle : écoute! Voici la Nouvelle de Sa vie et de son message, qui ne font qu'un.

Il aura été cet enfant conçu par l'Esprit-Saint dans le sein d'une Vierge,

ce nouveau-né de la grotte, promis à l'humilité et l'abandon,
ce fils de travailleur, ce travailleur lui-même dont la main a tenu le marteau et la varlope,

Celui qui a parlé sur les collines de Galilée et sur les eaux du lac de Tibériade,

Celui qui a guéri l'esclave du Centurion, calmé les flots furieux, ressuscité Lazare,

Celui qui se montra l'homme parfait, l'unique modèle, l'image insurpassable :

tout cela, écoute-le!

Il aura enseigné aux hommes à s'aimer les uns les autres,
à pardonner à leurs ennemis et à les traiter comme des frères,
à être pur comme il était pur, et humble de cœur comme il était,

il leur aura appris à vivre en la Présence du Père comme lui-même il vécut,

il aura témoigné sans cesse de l'amour, de la vérité, de la justice, des causes qui valent plus que la vie :

écoute-le, écoute-le!

Et lorsqu'il aura été accablé par la haine, trahi, livré, abandonné à l'opprobre,

lorsque sa chair humaine aura souffert plus que tu ne pourras souffrir,

qu'il sera mort comme tu mourras, mais plus affreusement, dans l'horreur et l'infamie du supplice,

alors, par son exemple, il aura révélé que la Mort peut être engloutie dans la Victoire

et que, racheté par lui, c'est à la vie que tu es promis :

écoute-le, mon cœur, écoute-le!

X

RÈGLE DE NOTRE FOI

C R E D O

Ce qu'on vient de m'enseigner, j'y crois de toute mon âme ! Tel est le sens du Credo.

Dès les origines du christianisme, un acte de foi était exigé pour recevoir le baptême. Il était très simple sans aucun doute, semblable à celui que reçut, de l'officier éthiopien, le diacre Philippe : « Je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu. » (Actes des Apôtres, VIII, 37.) Mais la foi chrétienne se heurta bientôt à des erreurs ; il lui fallut se préciser, se définir. Ainsi naquirent les Symboles, résumés, signes concrets de la croyance, « règles de notre foi », comme on disait en Afrique au III^e siècle.

L'antique Symbole des Apôtres, si simple et pur (celui de nos prières privées) ne suffit point quand les grandes hérésies du IV^e siècle mirent en cause la nature du Christ et les trois personnes divines ; aussi, en deux Conciles, Nicée, 325, Constantinople, 381, fut établi le texte d'un plus complet symbole, celui de nos Messes dominicales.

C'est à Antioche, puis à Constantinople que l'usage s'établit de l'insérer dans la Messe ; de là il gagna l'Espagne, la France et l'Allemagne, Rome enfin où il fut admis peu après l'an Mille.

De nos jours, le Credo est réservé aux Messes du dimanche, Messes des vastes assemblées, et à celles des fêtes qui, dans leurs intentions, évoquent directement un des versets. Tandis que le prêtre le prononce avec une ferveur intime et profonde, le peuple fidèle le proclame debout, tout haut, d'une voix unie. « Faites retentir le Credo, ordonnait en 589 un concile de Tolède, afin que, par ce chant, la foi véritable s'affirme avec éclat et que l'âme du peuple catholique, recevant sa croyance, se prépare à recevoir la communion du corps et du sang du Christ. »

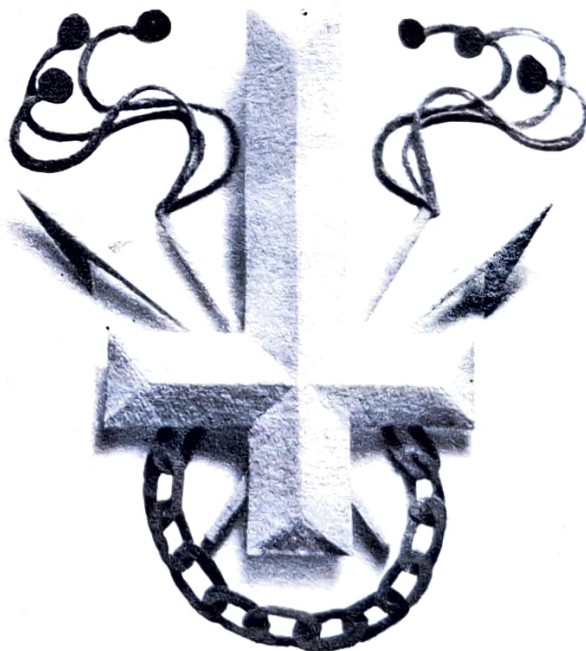
Le Verbe a parlé aux hommes dans l'Évangile : maintenant incarné, Il va s'immoler à l'autel. De l'une à l'autre partie de la Messe, le Credo sert donc merveilleusement de lien.



QUE le chant de mon baptême se renouvelle
chaque fois que je récite le *Credo*,
dans la ferme conscience de mes certitudes
et l'adhésion profonde de mon cœur!

Que le pourquoi et le comment de ma foi se proclament
debout, publiquement, dans l'unanime élan,
comme il en fut jadis et peut encore en être
aux temps des grands risques acceptés!

Que mon appartenance aussi totalement s'affirme
à l'Église Mère, gardienne de mes fidélités,
car ces mots qu'elle m'apprend, elle les reçoit elle-même
dans l'infailible lumière de l'Esprit-Saint!



PRIÈRES DE
L'OFFERTOIRE

L'Avant-Messe vient de se clore, dite encore « Messe des Catéchumènes » car les simples postulants à la foi y assistaient. L'Acte de foi achevé, on les invitait tous à sortir, eux, les non-baptisés, et aussi les pécheurs astreints à une pénitence publique : au mystère qui s'ouvre seules devaient assister les âmes dignes. Et, demeurés entre eux, les fidèles, dans une suite d'oraisons, énuméraient les intentions collectives de l'Église au seuil de ce sanctuaire : le Dominus vobiscum et l'Oremus en sont les très brefs et allusifs souvenirs.

Le premier acte du mystère va être l'Offertoire. De nos jours, un groupe de prières le marque : l'une, mobile, adaptée à chaque jour, à chaque fête ; cinq autres, fixes, qui présentent à Dieu les offrandes et les offrants. Comme elle devait être plus significative, la cérémonie de l'Offertoire, aux temps anciens de l'Église ! En procession, les fidèles venaient déposer eux-mêmes leurs offrandes, marquant ainsi fortement leur participation. Que donnaient-ils ? Du pain, du vin, d'autres nourritures, et aussi maintes autres choses, de l'or et de l'argent, jusqu'à des fleurs et des oiseaux ! Sur la table spéciale, les diacres faisaient le tri : d'un côté les espèces retenues pour le Sacrifice, de l'autre tout le reste qui serait distribué aux pauvres. Un chant à répons accompagnait ce défilé : ainsi de la Messe entière, l'Offertoire était-il un des moments les plus frappants.

Au début du moyen âge cette coutume peu à peu disparut, sans doute par peur qu'elle tournât au désordre. De nos jours, on cherche à la ressusciter symboliquement par la très belle pratique d'inviter les fidèles à placer eux-mêmes dans le ciboire l'hostie de leur communion. Des traces pourtant subsistent de l'Offertoire des premiers temps : la quête qui correspond à son élément charitable : le pain bénit, donné tour à tour par une famille, qui en évoque l'aspect communautaire : et même la petite somme versée au prêtre quand on lui demande spécialement une Messe et qui, en un sens, associe un don à une « intention ». Mais dans cette action devenue prière, l'essentiel demeure, la parole que le prêtre va prononcer pour nous. Quand, tenant à deux mains la patène où il a posé l'hostie, il la soulève dans un geste auguste, ce sont vraiment nos dons à tous, qu'il remet et présente au Seigneur.



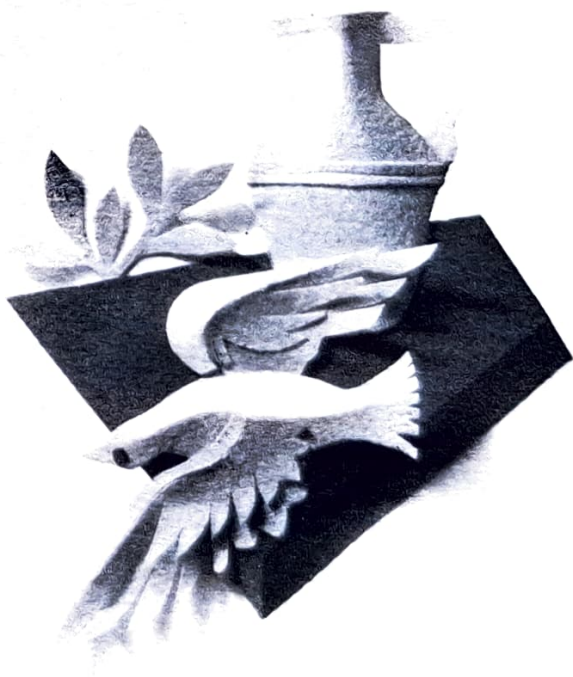
CE pain et ce vin que votre prêtre Vous présente, Seigneur, je veux que ce soit vraiment mon pain, vraiment mon vin. C'est moi qui Vous les offre comme si je pouvais les porter moi-même, ainsi que jadis, sur la table près de votre autel.

A votre Messe, à votre sacrifice, je veux me sentir véritablement présent, par la foi et le don du cœur, par l'attention et l'acceptation de vos mystères.

Je veux participer à cette offrande unanime que votre Église universelle, de siècle en siècle, tend chaque jour vers Vous.

Je veux être un en tous, membre d'un corps unique, brebis d'un seul troupeau, afin que mon salut ne soit pas séparé du salut des autres.

Et c'est à Vous maintenant que je m'en remets, Seigneur, à Vous seul, pour qu'il en soit ainsi et que mon offrande soit agréée.



XII

PRÉPARATION DU PAIN ET DU VIN

PAR LE PAIN ET PAR LE VIN

Avec l'Offertoire commence cette sanctification de la matière dont la Consécration sera l'accomplissement. Deux espèces sont désignées pour être ainsi présentées à Dieu : le pain et le vin. Celles que Jésus lui-même choisit à la dernière Cène pour être les signes sensibles de son oblation. Il est beau que ce soient d'humbles et simples produits de la Terre qui aient ainsi charge de donner à l'homme un Sauveur : le pain, la forte nourriture qui peut suffire à la vie et jamais ne lasse ; le vin, boisson qui fait plus qu'apaiser la soif. Car c'est pour le réconfort et la joie que Noé le reçut après les grandes douleurs du Déluge.

Le pain de la Messe était originellement du pain de chaque jour, pris seulement parmi le meilleur et façonné en galettes rondes afin qu'elles fussent faciles à rompre, marquées de la Croix ; c'est à partir du IX^e siècle qu'on adopta le pain azyme, en souvenir de celui, non fermenté selon la Loi de Moïse, que Jésus mangea pour sa suprême Pâque. Le vin de la Messe est tout simplement le jus du « fruit de la vigne » que buvait le Maître de son vivant sur terre ; il n'est blanc que selon une coutume datant du XIV^e siècle, pour des raisons évidentes de propreté qui ne sont pas sans nuire un peu au symbole frappant du sang.

Car, en définitive, ce pain et ce vin, dès l'instant qu'ils sont présentés à Dieu, c'est en tant que symboles de la chair et du sang qu'ils s'imposent à l'esprit : l'Offertoire anticipe sur la Consécration. Un geste liturgique le manifeste encore davantage : au vin versé dans le calice, le prêtre ajoute un peu d'eau. Ainsi que, dans le Christ, Verbe éternel et Sainte Humanité sont inséparables, ainsi que le Maître est uni à son Église, les deux liquides se mêlent. Au moyen âge, on a souvent pensé que cette eau représentait aussi celle qui sortit de la poitrine ouverte de Jésus crucifié et la liturgie grecque, dans un rite pathétique, fait ici transpercer l'hostie d'un coup de lancette. « Nous Vous offrons, Seigneur, ce calice de Salut », dit le prêtre. Mystiquement, le pain va devenir chair, le vin va devenir sang : le Mystère est commencé.



Si tu n'as rien d'autre à offrir au Seigneur, présente-lui
seulement tes travaux et tes peines,
à beaucoup d'hommes il a coûté beaucoup d'efforts ce
morceau de pain qui repose là sur la patène.

Si ta main est vide et ta bouche douloureusement sèche, offre
ton cœur blessé, tout ce que tu as souffert,
pour que le vin fût versé dans le calice n'a-t-il pas fallu que
la grappe fût broyée et le grain ouvert?

Si tu n'as rien en toi que le péché et l'amertume, la détresse
de vivre et toute l'angoisse humaine,
que tes mains tendent au ciel ces pitoyables choses car la Misé-
ricorde les a reçues par avance à sa Cène.

Et si tu n'as même plus la force de présenter et d'implorer, si
tout en toi n'est qu'absence et abandon,
en silence accepte seulement qu'un Autre se charge de toi pour
toi et t'assume, pour que l'Offrande et l'Offrant soient un seul don.



XIII

LES MAINS PURES

LAVEMENT DES MAINS

Aux Messes solennelles, après l'Offertoire, comme il l'avait fait au début de la Messe des Catéchumènes, le prêtre encense l'autel : « sacrifice des parfums », cher à la liturgie d'Israël, et dont le sens est riche. La fumée de l'encens monte vers Dieu comme une prière. « Un ange se tenait à côté de l'autel, dit l'Apocalypse, l'encensoir d'or en mains, afin que les prières de tous les Saints fussent offertes à Dieu. » (VIII, 3, 4.)

Ensuite, à toutes les Messes, se place ici un geste liturgique dont le caractère originellement pratique ne fait nul doute : le lavement des mains ; ayant touché les offrandes et l'encensoir, le prêtre se purifie les mains avant de saisir le pain qui sera chair du Christ. (Ce lavement des mains se fait du côté de l'Épître où se trouvait jadis, creusé dans la pierre de l'église, un bassin.) Ce rite ne continue-t-il pas directement celui des lustrations et purifications juives ? ne prolonge-t-il pas celui que, jadis les fidèles accomplissaient à la fontaine de l'entrée de l'église et dont notre bénitier garde le souvenir ? Mais ici encore le sens symbolique se dégage tout naturellement. De même qu'il en est au baptême, l'eau, qui lave le corps, correspond au désir de purification de l'âme. Le premier verset du psaume XXV que le prêtre dit alors, le souligne : « Lavabo... » Je laverai mes mains avec ceux qui vivent dans l'innocence, Seigneur, puis je consacrerai mes soins à votre Autel.

I L y a en moi une souillure si pénétrante que toute l'eau du monde ne pourrait la laver.

Elle tient à moi par mes plus profondes fibres, elle fait partie de l'homme que je suis.

Chacune de mes pensées, chacun de mes actes, douloureusement me la rendent présente

cette boue gluante qui me recouvre et me dégoûte, et qui sans cesse semble remonter de moi.

Y a-t-il donc sur notre terre une eau, une eau qui ne soit pas seulement celle de la terre,

une eau pure, une eau chaste, ah chaste et pure surnaturellement !



qui ait l'efficacité merveilleuse de décaper mon être de cette crasse indélébile

et de laver en moi ces abîmes d'opprobre où s'accumulent mes secrètes complicités?

Votre Grâce, Seigneur... — Alors, qu'elle ruisselle sur mon front, mes épaules, mon être tout entier,

qu'une lustration permanente renouvelle l'eau qui, par le baptême, me donnait à Vous dans l'innocence du cœur,

qu'elle pénètre jusqu'en ces zones obscures, inavouables, où j'ose à peine me considérer,

et qu'elle me rende tout à la pureté intacte, à la joie de l'enfance retrouvée.



XIV

AUX TROIS PERSONNES

PRIÈRE A LA T. S. TRINITÉ

Revenu au milieu de l'autel, incliné, le prêtre médite. Dans un instant va commencer, par lui, le sacrifice : il se recueille pour en approfondir le sens. La prière qu'il récite alors, prière presque privée, prière de dévotion, n'existait pas dans la liturgie romaine primitive, mais est extrêmement ancienne puisqu'on la rattache d'ordinaire à saint Ambroise, le grand évêque de Milan au IV^e siècle. Ce n'est pas avant le XII^e siècle qu'elle prit officiellement place dans la Messe : le rit des Charteux ne la contient pas encore.

Suspice, Sancta Trinitas, hanc oblationem... Recevez, Trinité Sainte, cette oblation... Il est à remarquer que presque toutes les oraisons de la Messe s'adressent au Père ou au Fils, au Père par le Fils ; ici la Trinité Sainte est désignée par son nom. Preuve de l'importance de cette prière : elle est une prise de conscience profonde du sacrifice qui va s'accomplir, suprême acte religieux, voué à Dieu dans la plénitude de Sa Trinité. Ses mots d'ailleurs sont significatifs : ils évoquent d'abord le Christ dans quelques-uns des temps essentiels de sa vie, Passion, Résurrection, Ascension (l'ancien rit lyonnais, plus logique, disait d'abord : Incarnation et Nativité) ; puis ils désignent les mémoires exemplaires qui se font médiatrices de l'homme auprès de la Trinité redoutable. Les deux raisons déterminantes de notre espérance du Salut, les voilà ici, récapitulées.

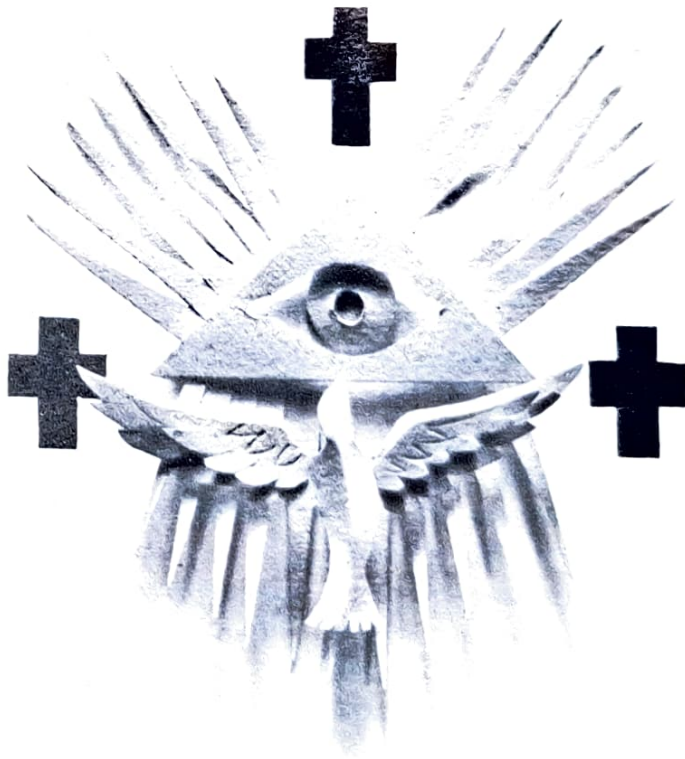
ETRE sauvé, je ne sais pas exactement ce que cela veut dire, Seigneur. — Le Salut, qu'est-ce, sinon la connaissance de votre Mystère et ce n'est pas à nos yeux de chair qu'elle appartient. — Mais ce que je sais, par toute mon expérience déchirante, c'est que par moi seul je ne puis me sauver.

Devant Vous, dont il est écrit que nul, sans mourir, ne peut considérer la Face, Dieu un en Trois Personnes, je m'éprouve et me confesse néant : créature mortelle et misérable devant l'Éternité et la Puissance du Créateur, corps de péché, âme pleine de souillure devant l'exemple parfait, le définitif modèle, conscience obscure, intelligence si faible devant la Lumière absolue et le Souffle qui anime et connaît tout.



Mais Dieu a pris une chair semblable à la mienne; il a vécu, il a souffert, il est mort tout comme moi. Tout comme moi, non : il est ressuscité ! C'est parce que cela fut, et que je le sais d'une certitude irrécusable que l'espoir du salut n'a pas quitté mon âme. Par le Fils, Dieu fait homme, un jour je connaîtrai le Père, dans l'éblouissement ultime de l'Esprit.

Et comme des témoins, j'évoque ici ceux et celles qui ont franchi les Portes, et mérité Dieu. C'est parce qu'il y eut sur terre une femme nommée Marie, c'est parce qu'il exista des hommes nommés Jean le Baptiste, et Pierre et Paul, et tant de saints, que mon espoir s'appuie sur une expérience. Auprès de l'insoutenable Présence, ils sont tous mes intercesseurs et mes gages. Puisque ceux-là ont connu votre Grâce, Seigneur, pourquoi pas moi ?



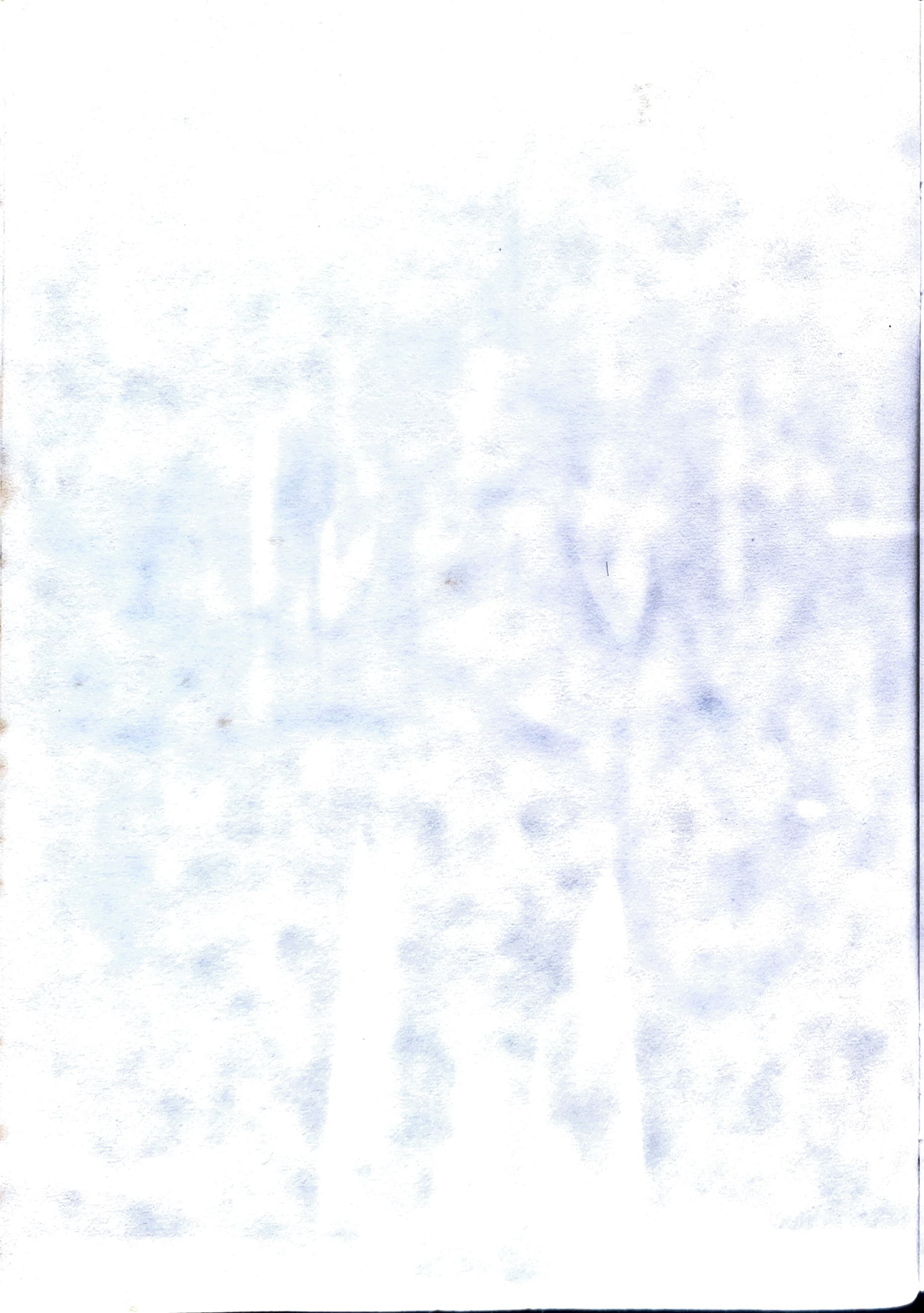
Le troisième temps de la Messe va s'achever : j'ai prié, j'ai écouté, j'ai offert. Ayant baisé l'autel, le prêtre demande instamment aux fidèles de s'unir à lui et de participer à son offrande. C'est là une sorte de congé qu'il prend d'eux, un plus pressant appel qu'il leur adresse avant la Consécration. Et cette prière médiévale qu'il prononce, l'Orate fratres, sorte d'Oremus développé, marque à merveille le sens de cette dernière invite à l'attention, à l'adhésion du cœur : « Ce sacrifice qui est mien est aussi vôtre. » Ne l'oubliez pas ; je ne l'offre pas seul, mais avec vous !

Et comme une réponse à cet appel, voici la seconde des trois grandes prières d'imploration que contient la Messe (avec la Collecte et la Postcommunion) : la Secrète. Extrêmement ancienne, du même âge et du même style que la Collecte, elle s'adresse comme elle à Dieu triple dans son unité et au nom du peuple chrétien tout entier. Que signifie son nom ? La prière de la plebs secreta, du peuple choisi des fidèles par opposition à l'ensemble, catéchumènes compris, de la plebs collecta ? ou prière sur les oblats séparés du reste des offrants ? Ou encore prière d'introduction aux secreta, aux mystères ? Ordinairement on traduit : prière dite en secret. Car c'est à voix basse qu'elle est prononcée, comme si, déjà entré dans le Saint des Saints, le célébrant était isolé de ce peuple dont il est le porte-parole. Variables selon les fêtes, ces phrases simples et fortes sont en relation avec l'esprit du jour. Mais selon le mouvement ascensionnel qui emporte la liturgie depuis le début de l'Offertoire, elles marquent par rapport aux prières précédentes, notamment aux collectes, un progrès dans la ferveur et la certitude. Une grande idée s'en dégage : ces offrandes que je viens de faire à Dieu, je sais qu'elles vont se reverser sur moi avec une générosité inépuisable ; en échange de ces dons terrestres, Il me donnera les dons du Ciel et de l'Éternité.

C'EST à voix basse que je dirai cette prière, parce qu'elle vient du plus profond de moi, comme un chant de consolation et d'espérance dans la nuit opaque où je me débats.

Seigneur, je sais que ce que je Vous offre est moins que rien — ce morceau de pain, ce vin versé dans votre coupe — et



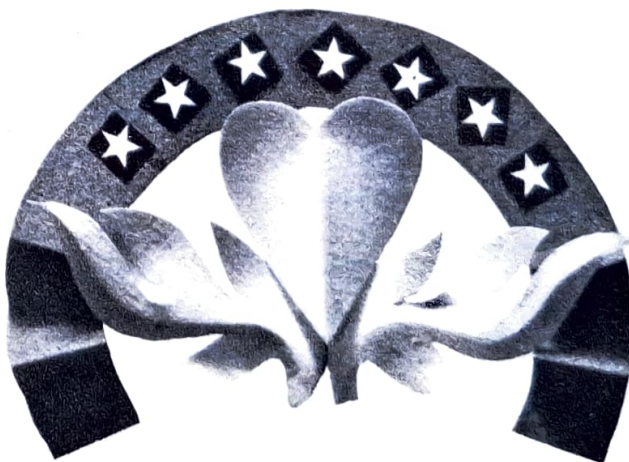


l'homme que je suis — je n'en dis pas davantage — rien de tout cela n'est digne d'être reçu par Vous.

Mais considérez-Vous le prix de ce qui Vous est donné? Auprès de vos Trésors tout est misère. Seulement l'élan d'amour qui tend vers Vous ces offrandes dérisoires et ce cri de foi qui Vous supplie de les accueillir.

Je sais que, pour un grain de blé, Vous donnez une moisson inépuisable; pour un mot de pardon, l'infini de la Miséricorde; pour un verre d'eau offert, l'eau vive qui calme la soif inextinguible, et pour une douleur acceptée, le baume qui guérit tout.

D'un cœur sans calcul, d'une âme généreuse, Seigneur, si je Vous offre tout — ce que j'ai, ce que je suis, ce que je vis, ce que je supporte — n'est-il pas vrai que tout me sera reversé au centuple, en paix, en bonheur, en espérance, par la générosité sans limites de votre Amour?



PROLOGUE

A L'EUCCHARISTIE

Le moment capital approche : ici s'ouvre la grande prière qui va accompagner le sacrifice de la Messe, image authentique de celui de la Croix. Nous entrons dans le Canon, c'est-à-dire, selon le sens du mot grec, dans ce qui règle la cérémonie, lui donne sa norme et sa portée. Extrêmement ancienne, issue de la dernière Cène qu'elle reproduit, cette action, comme disaient les premiers chrétiens, frappe par la beauté de son ordonnance et la grandeur sobre de ses formules. Le Canon va comprendre sept temps, dont la Consécration occupe le centre exact.

Sursum corda ! lance le prêtre aux fidèles : haut les cœurs ! l'heure est venue de ne penser qu'à Dieu. Il lève la main, comme pour soulever au ciel l'immense attente du peuple. Et d'une acclamation, le peuple répond que tous les cœurs se haussent vers le Seigneur. Ainsi faisaient-on en Afrique, au temps du grand évêque, saint Cyprien.

Avant de consacrer le vin de la Cène, le Christ, dit l'Évangile, rendit grâces à Dieu et cet acte était si essentiel que le mot qui le désigne, eucharistie, a fini par désigner le Sacrifice entier. C'est donc par une action de grâces que va commencer ce moment capital de la Messe. Le célébrant prononce d'abord — ou mieux déclame — la Préface. Le mot (en usage depuis le III^e siècle) définit bien cette prière. Héritière de l'immense improvisation qu'aux temps primitifs la foi et l'amour faisaient jaillir aux lèvres du prêtre, la Préface est une introduction au Sacrifice, un prologue eucharistique. Aujourd'hui, on tend à l'isoler du Canon : n'en fait-elle cependant point intimement partie, cette oraison d'un style si pur qui semble prendre élan dans le cœur humain et déboucher en plein ciel ? L'Église grecque et arménienne ne connaît qu'une Préface pour toute l'année ; à Rome il y en avait une pour chaque jour. Il nous en est resté, en principe, quinze mobiles, adaptées aux moments de l'année liturgique. Toutes sont faites sur le même schéma et procèdent de la même intention. C'est au Tout-Puissant que le Sacrifice est offert. Par qui, au nom de qui ? le Christ, dont chacune des préfaces rappelle tour à tour ce qu'il a fait pour notre salut. Et, parce que ce mystère est ineffable, il convient que les Puissances du Ciel y participent : on les évoquera donc, afin qu'éclate la gloire de Dieu.



SAURAS-TU donc, mon cœur, te hausser au-dessus de toi-même et te placer sous le regard de Dieu?

Combien de temps, chaque jour, donnes-tu à ce qui passe et combien à ce qui ne passe pas?

Fais silence, voici l'heure. Essaie d'être tout entier élan et confiance,

Recueille-toi, mon cœur, élève-toi!

Tu le sais : ce mystère qui vient n'est autre que ton mystère; c'est ta vie qui est en question.

Tu le sais : jamais tu n'éprouves joie plus vraie ni plus juste que lorsque tu fais face à Dieu.

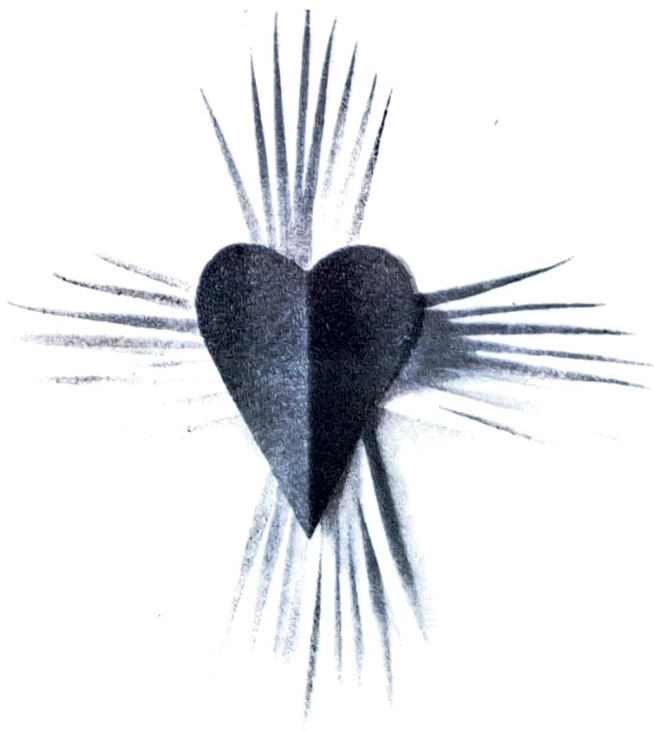
Tu le sais : si le Christ a pris chair dans le sein d'une Vierge, si Marie accepta d'être la Mère des sept douleurs,

tu le sais, si l'Homme-Dieu a vécu comme tu vis, est allé comme tu feras dans la tombe,

ce n'est pas pour un autre que toi.

Tu sais tout cela? Mais l'éprouves-tu dans l'exigence plénière de ton être,

dans l'attente comblée qui sera celle du Ciel?



XVII

TRIPLE ACCLAMATION DU "SANCTUS"

SANCTUS, SANCTUS, SANCTUS

Qu'elle éclate donc, la Gloire de Dieu ! Et avec une violence si impétueuse que le chant qui la magnifie interrompt brusquement le déroulement de la prière eucharistique par une triple acclamation. Le prêtre s'incline ; trois fois sonne la petite cloche ; la Sainteté de Dieu illumine notre nuit.

Toutes les anciennes liturgies ne possédaient pas ce chant, bien qu'on ait attribué son introduction dans la Messe au pape saint Sixte I^{er}, au II^e siècle. Toutes l'ont de nos jours : Sanctus des latins, Trisagion des Grecs.

Deux parties le composent. La première évoque le mystérieux passage où le prophète Isaïe raconte sa vision de Dieu (VI, 3) : « Je vis le Seigneur assis sur un sublime Trône ; le Temple était rempli des pans de son manteau. Des séraphins se tenaient près de lui, ayant chacun six ailes ; d'une paire ils se voilaient la face, d'une autre ils se couvraient les pieds et ils volaient de la troisième. Et leurs voix alternées disaient : Saint, Saint, Saint est le Seigneur des Puissances, toute la terre est pleine de sa gloire ! » Et c'est aussi par fidélité au Peuple de la Promesse que notre liturgie emploie encore le mot hébreu de Sabaoth pour qualifier Dieu.

La seconde partie reprend la même idée, c'est-à-dire que les Puissances du Ciel doivent venir à notre aide pour glorifier l'Unique : l'Hosanna in excelsis ne rappelle-t-il pas le chant des anges dans la nuit de Bethléem ? mais il en est fait application au Christ. Car cet hosanna (ce mot aussi est hébreu) suivi de la formule : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », ce sont les mots qui accueillirent le Messie, le jour de son entrée solennelle dans la Ville Sainte (Marc XI, 9, 10).

Le Dieu fait homme est donc entré parmi nous ; durant cette acclamation, il a pénétré au cœur même de l'action mystique ; comme à Jérusalem, jadis, il va gravir son trône, qui est la Croix.



LORSQUE je considère en esprit votre Gloire, Seigneur, et la puissance sans limites qui siège en votre Main, lorsque j'évoque l'immensité des mondes, l'infini des espaces, et, toujours repoussé plus loin, le mystère de la création,

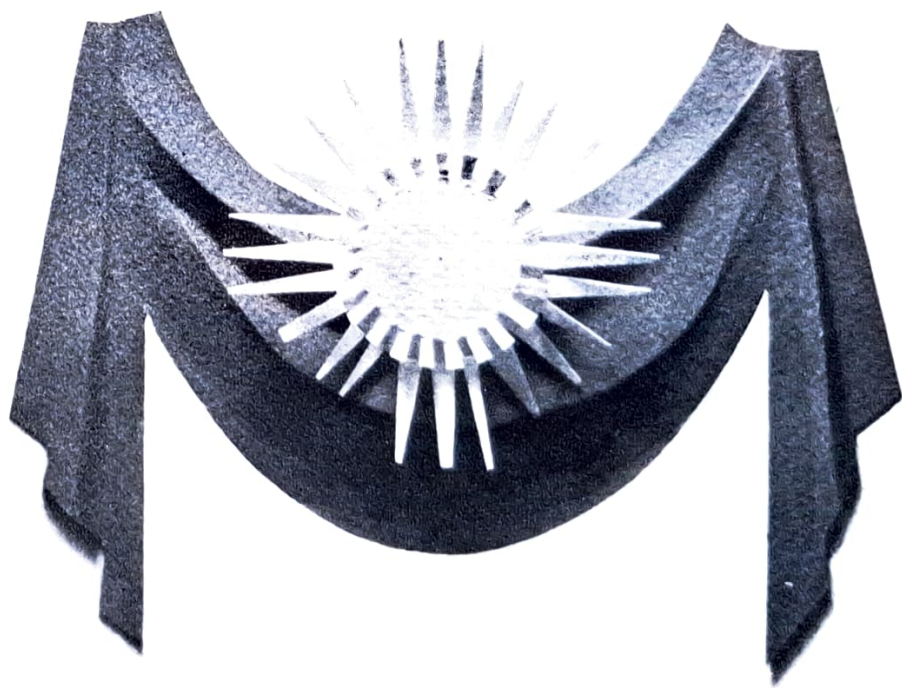
lorsque je songe aux abîmes des temps sur lesquels aussi votre Esprit plane, à cet ordre supérieur, impénétrable, que Vous imposez aux destins,

alors même que les chœurs innombrables des Anges me prêtent leurs accents pour louer moins mal votre Sainteté et votre Grandeur,

courbé d'amour, mais devant tant de mystères confondu, je me demande comment il se peut faire,

que la réalité de cette Perfection et de cette Gloire me considère, moi, ce néant capable de Vous,

et que le grand secret aboutisse à répandre sur le front d'un pécheur une goutte de sang divin.



L'ÉGLISE AU PIED DE LA CROIX

MÉMENTO DES
VIVANTS

Te igitur... — « Toi donc, Père très-clément, par Jésus-Christ ton fils Notre-Seigneur, nous te supplions d'accueillir ces dons, ces présents, ces offrandes... » Ainsi, par dessus l'éclatante interruption du Sanctus, enchaînant au développement de la Préface (comme le prouve le mot *igitur*, donc) débute la suite des prières qui vont mener à la Consécration. Ici commence vraiment le Canon, et c'est pourquoi les miniaturistes du moyen âge ornaient-ils à merveille le T initial du premier mot, cette lettre qui évoque si bien la Croix : origine du Crucifix que la plupart des Missels font figurer ici. L'instant du Sacrifice approche ; les gestes du célébrant se chargent de solennité et de mystère : tour à tour, il joint les mains, levant les yeux au Ciel ; puis baise à nouveau l'autel, puis signe par trois fois les offrandes, enfin tient les paumes étendues au-dessus du calice et de l'hostie comme dans un serment ou une prise à témoin.

Ces prières d'avant la Consécration — dites à voix basse — sont au nombre de cinq ; elles se suivent, non sans quelque peu de disparate et de répétition, car elles se sont développées, surajoutées au cours des siècles. Le début, par exemple, ainsi que la fin appartiennent certainement à la plus ancienne rédaction du Canon ; la liste des saints dont il est fait mémoire doit dater du III^e siècle ; le reste a pu se fixer vers le VI^e, sauf le *Hanc igitur*, plus tardif. Mais, de cette suite, une seule idée se dégage, grandiose : celle de la Communion des chrétiens en Dieu.

Au moment où le Christ va gravir la Croix, le prêtre précise les intentions profondes du Sacrifice, offert pour le salut de l'Église de la terre et la gloire de celle du Ciel. Autour de l'autel donc, il appelle et rassemble tous les baptisés, leurs chefs en tête, tous ceux qui souffrent et combattent ici-bas afin que la Croix ne soit pas vaine, et tous ceux aussi qui déjà participent à la Gloire qui nous attend et, en tête d'eux tous, la Glorieuse Vierge Marie Mère de Dieu, consolatrice des hommes. C'est vraiment toute la famille chrétienne (le mot est dit) qui doit être présente au moment où la prière sacrificielle va annoncer déjà l'imminente transsubstantiation des offrandes en la Chair et le Sang du Christ.



NOUS voici tous présents, unis dans la fraternité de la foi et de l'espérance, sur la terre mortelle, constitués vos témoins,

Seigneur, nous qui sommes par votre Volonté et votre Grâce les fils de cette Église que Vous aimez d'un grand amour.

Voici Celui qui, parmi nous, visiblement Vous représente, et qui, plus que quiconque, porte votre fardeau,

voici tout le troupeau, le bon et le mauvais, le courageux, le lâche, tous rassemblés dans l'anxieuse attente du pardon.

Voici, parallèlement, ceux qui déjà ont contemplé votre Face, vos apôtres, vos martyrs, vos amis, vos élus.

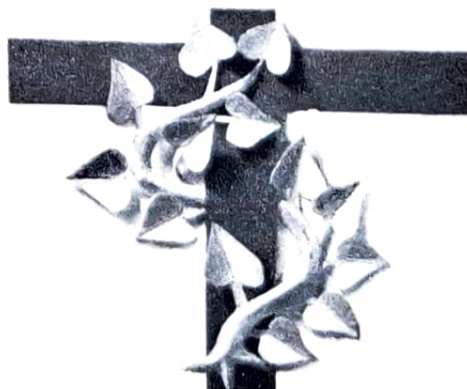
Mystérieusement unis à nous, par delà nos trahisons et nos faiblesses, en votre oblation et selon la Communion des Saints.

Nous sommes tous ici, Jésus agonisant, l'âme flagellée d'angoisse, dans la pleine conscience de ne mériter rien,

et dans la certitude pourtant que le pain et le vin de notre offrande, changés, vont être le gage qui rachètera tout.

Et Vous, Seigneur, comme Vous avez voulu encore, à l'instant suprême, regarder tendrement votre Mère Marie et votre disciple Jean,

considérez, présente ici, toute votre Église, le cœur débordant d'amour et l'âme suppliante, au pied de cette Croix où votre Sacrifice s'accomplit.



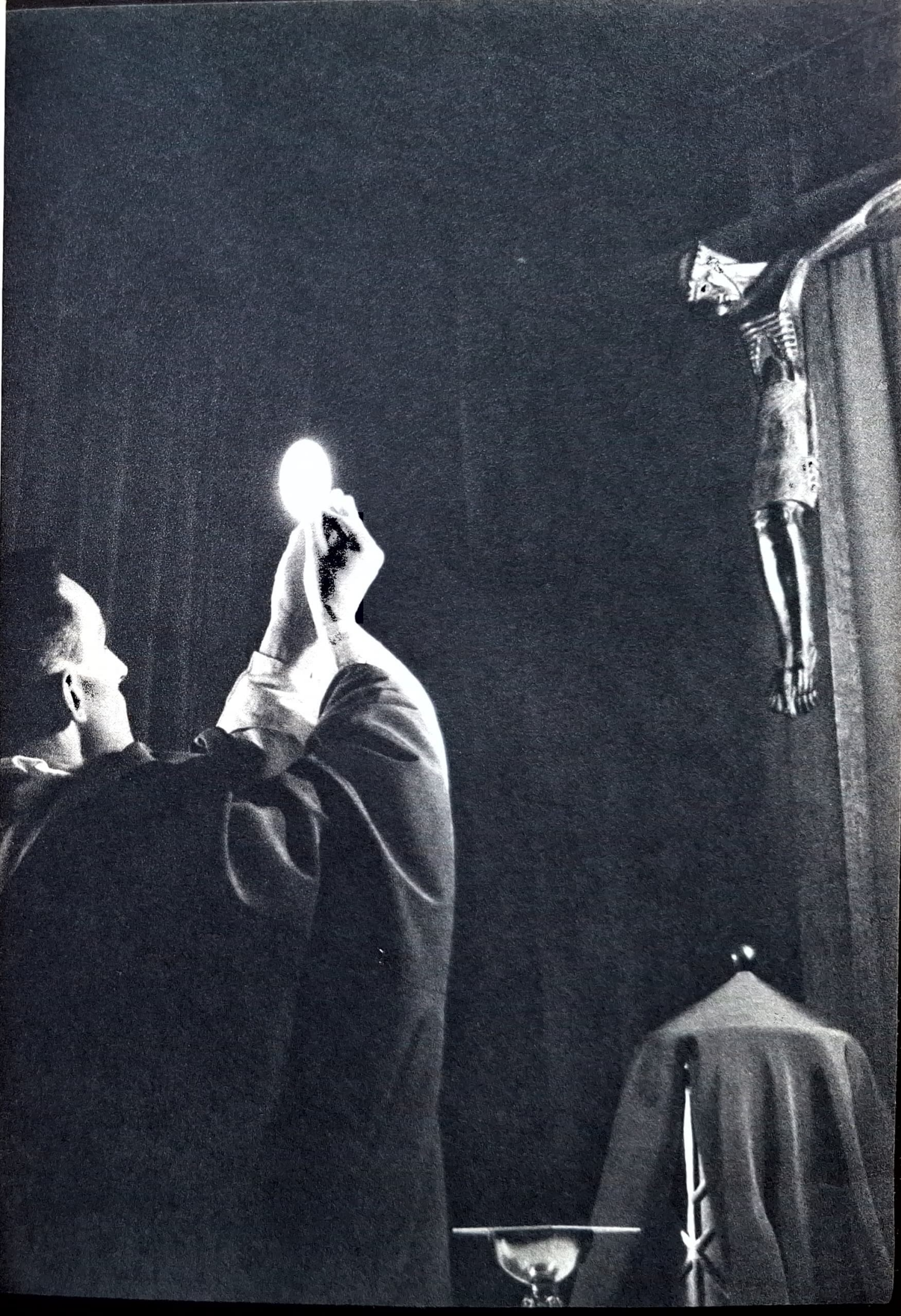
ÉLEVATION
DE L'HOSTIE

Toute explication sur l'historique et la signification de ce haut moment liturgique — sommet absolu de la Messe — paraît vaine. S'effaçant devant le Christ, l'Église ne prononce nulle parole, n'accomplit nul geste qui ne soient siens. La Consécration est la Cène, reproduite et prolongée, la mémoire sacramentelle de ce repas suprême où Jésus, devançant toute trahison et tout supplice, offre librement sa Chair et son Sang pour le Salut des hommes. Dès les premiers temps chrétiens, l'essentiel de la Messe était là : les Actes des Apôtres, les Epîtres, donnent maintes preuves de cette célébration. Ce rite, originellement, était confondu avec le repas fraternel, l'agape communautaire : on l'en isole, dès la fin du premier siècle, par respect.

C'est donc la Cène qui dicte le plan, les actes, les mots de la Consécration. Le prêtre, en ce moment, est, à la lettre, le Christ lui-même ; sa personne disparaît, s'absorbe en celle du Prêtre éternel, à la fois victime offerte et souverain sacrificateur. C'est pourquoi ses gestes reproduisent ceux que l'Évangile rapporte : il lève les yeux au Ciel comme le Maître les leva ; il bénit l'hostie comme Jésus bénit le pain ; la gémflexion qu'il ajoute n'est qu'un geste personnel d'adoration envers le Dieu présent. Les mots que le célébrant prononce sont aussi ceux que Jésus prononça : « Grandes et prodigieuses paroles », dit saint Athanase, dont la simplicité absolue contraste avec les formules des prières voisines : pour agir, Dieu n'a pas besoin de beaucoup de mots.

Pourtant les formules liturgiques ne reproduisent pas textuellement les phrases évangéliques ; les siècles y ont fait quelques additions. Des adjectifs, par exemple ceux qui qualifient de « saintes et vénérables » les mains du Christ, ou celui qui dit « glorieux » le Calice (d'après le Psaume XXII, 5). Cependant un de ces ajouts a une grande importance ; au milieu de la Consécration du vin, apparaissent — depuis le moyen âge — ces mots : Mystère de foi. Là, en effet, éclate le mystère de la foi chrétienne : véritablement, réellement, substantiellement, selon les termes du Concile de Trente, le pain et le vin se changent au Corps et au Sang.

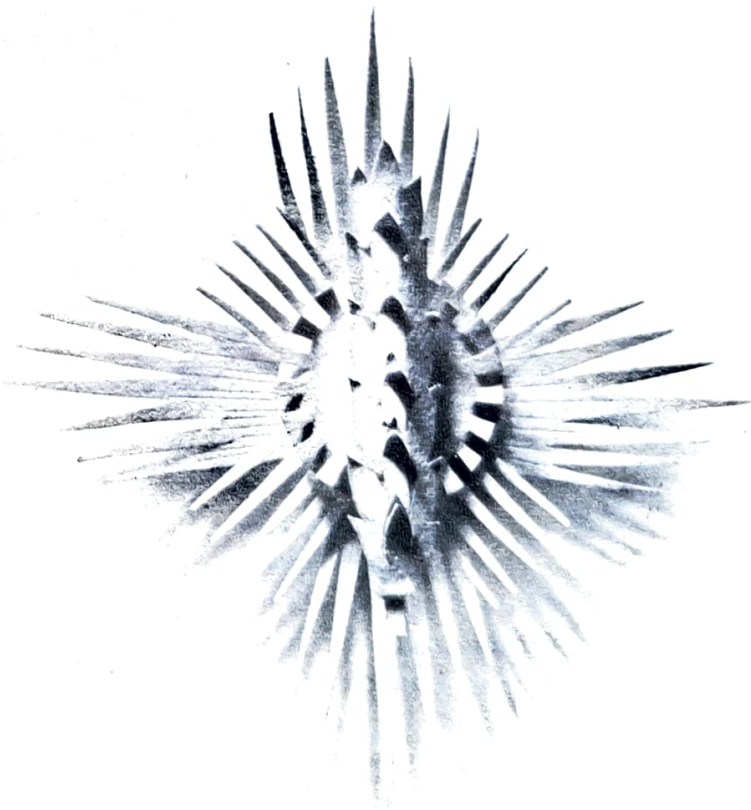
C'est parce que ce mystère est immense qu'on l'entoure de solennité : surtout depuis le XII^e siècle, où des hérésies avaient mis en doute la présence réelle. La cloche



qui trois fois sonne, l'encens qui fume, le cierge supplémentaire allumé magnifient cette Présence, et surtout l'Élévation l'affirme d'un geste admirable, qui tend au Ciel et présente au peuple ce pain changé en chair divine. Regarder cette petite hostie où se cache le plus profond mystère, mettre dans ce regard toute sa foi, toute son espérance, que peut faire de mieux en cet instant un fidèle, avant de s'abîmer dans l'adoration?

Vous êtes ici présent, mon Dieu, et je Vous adore :
je ne veux connaître d'autre pensée que celle-là ;
Ce pain que je regarde, tendu vers Vous dans la lumière,
c'est Vous-même, votre chair, je le sais, je le crois.

En cet instant où tout pour moi se suspend dans le silence
faites que j'adhère pleinement au mystère de ma foi,
par ma volonté, mon cœur, ma raison, et par votre Grâce,
selon ce même amour que Vous m'avez donné.



ÉLEVATION
DU CALICE

Adorer Dieu fait homme et présent dans l'hostie, en cet instant, ne suffit pas. Adhérer totalement au mystère de la transsubstantiation n'est pas encore assez. Il faut maintenant se placer en face de l'acte même qui s'accomplit à l'autel et qui n'est rien de moins qu'un acte sacrificiel. Plus encore que le pain, le vin n'évoque-t-il pas d'une façon frappante le sang volontairement répandu au Calvaire par la victime divine? Nous sommes donc témoins d'une immolation, et plus que témoins, participants en personne, car l'Agneau qui va être mystiquement sacrifié au Père, c'est nous-mêmes qui l'offrons.

Nous sommes ici au cœur de la plus antique tradition religieuse, du rite immémorial. Le sang répandu, offert à la Puissance surnaturelle, a pour privilège de l'apaiser. En Israël, toute faute, toute souillure ou morale ou physique, se rachetait par le sang. « Sine sanguine non fit remissio »; sans le sang, pas de rachat.

Mais ce geste sacrificiel n'a évidemment de portée que s'il s'accompagne d'une intention, d'une supplication, d'une participation. « Le calice que nous bénissons, dit saint Paul, n'est-il pas une communion au sang du Christ? » (I Cor x, 16.) Les paroles mêmes de la Consécration du Vin, bien plus explicites que celles de la Consécration du Pain, ne marquent-elles pas fortement qu'il s'agit d'un lien entre Dieu et l'homme, d'une « Nouvelle Alliance »? Qu'en participant à l'offrande de la Victime, l'homme puisse obtenir le pardon de ses péchés, cela aussi est mystère de foi.

Comme il avait fait de l'hostie, le prêtre, après avoir béni le calice, l'élève et le présente au peuple. Cette coutume, plus récente que l'élévation du pain (sans doute parce qu'au moyen âge, les calices, plus évasés que les nôtres, rendaient cette élévation assez délicate), a évidemment le même sens : elle affirme la Présence du Sang.

Mais c'est l'instant aussi d'unir à cette vie immolée au Calvaire, dans une participation et dans une oblation totales, cette vie que nous croyons être nôtre, et qui n'a de sens que si elle est donnée.



CE sang que Vous tendez au Père dans le Calice
je crois que c'est vraiment le Vôtre, vraiment celui
qui perla sous le fouet, qui jaillit sous la lance
et qui, de vos cinq plaies, coule éternellement.

Mais faites aussi, Jésus en Croix, qu'il s'y mêle
un peu du mien, tout impur soit-il, tout souillé,
que j'offre à Dieu ma vie, pour que mon sacrifice
soit un avec le Vôtre, et moi un avec Vous.



"SUPPLICES"

« Chaque fois que vous ferez cela, vous le ferez en mémoire de moi », avait dit Jésus après la double Consécration. Aussi, dès l'époque apostolique sans doute, avant la fin du II^e siècle certainement, l'Église plaça-t-elle ici un Mémorial, suivi de deux supplications (un peu plus tardives) : prière tripartite qui a la simplicité grave à quoi l'on reconnaît les textes du christianisme primitif.

De quoi fait-elle mémoire ? De la Passion évidemment, que l'oblation de la Cène évoque (et c'est pourquoi le prêtre signe l'Hostie et le Calice ; c'est pourquoi aussi, dans certaines liturgies particulières, le célébrant se tient les bras en croix) ; « chaque fois dit saint Paul, que vous mangez de ce pain et buvez de ce vin, vous commémorez la mort du Seigneur » (I Cor XI, 26) Mémoire de la Mort donc, mais aussi de la Résurrection et de l'Ascension glorieuse du Christ. Ainsi ce mémorial est-il une sorte de résumé de la Messe : il en souligne pleinement le sens.

Les offrandes que nous avons supplié Dieu de bénir, voici qu'elles sont devenues « la Victime pure, la Victime sainte, la Victime sans tache, le Pain sacré de la vie éternelle, le Calice de Salut ». Tournés donc vers Dieu, nous lui disons qu'il peut les recevoir : elles ne sont plus indignes. N'a-t-il pas, jadis, en ces temps où se préparait et se préfigurait le Sacrifice du Fils, agréé ceux d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech ? Le passé gage l'avenir.

Alors prostré dans l'imploration, le prêtre supplie le Tout-Puissant de nous rendre, dans la Communion, le Christ que nous venons de lui offrir. C'est le Supplices, profonde et mystérieuse prière dont Innocent III disait que l'entendement humain peut à peine la comprendre. En présence de la Majesté ineffable, l'autel sublime reçoit l'unique victime, et la liturgie des Anges relaie la nôtre, pour que le Sacrifice du Ciel complète celui de la Terre. En cet instant, nous en sommes sûrs, ce sont nos élans, nos prières, le plus pur de nous-mêmes que le Christ offert porte dans le Sein de Dieu, si nous savons les lui confier.



Si j'avais été mêlé à la foule
sur le bord du lac où parlait Jésus,
de quelle joie sans nom l'aurais-je entendu!

Si j'avais pu être témoin de ce geste
simple, qui reprit Lazare au tombeau,
quel bouleversement m'eût alors saisi!

Si j'avais été présent à la Cène
quand Il rendit grâce et rompit le pain,
ses mots n'eussent-ils pas transpercé mon âme?

Si j'étais resté au pied de la Croix
avec Madeleine et Marie et Jean,
n'aurais-je pas croulé d'amour et d'angoisse?

Et si j'avais vu, au matin de Pâques
la pierre levée, vide le tombeau,
quel immense espoir m'eût enfin comblé!

Alors, mon cœur, entends : tous ces mots, tous ces gestes,
ces prières noyées dans ta distraction,
c'est cela, tout cela, ce drame, ce mystère,
l'insondable prodige de ta Rédemption!

Tu n'es pas seulement présent à cette Messe,
elle te concerne, toi : l'enjeu c'est ton destin.
Reçois-le jusqu'au fond de toi, et que ruisselle
le Sang de Jésus-Christ répandu sur mon front.



LES MORTS
ET NOUS PÉCHEURS

Offrons-nous pour nous seuls le Sacrifice? La Messe, on ne saurait trop le répéter, est communion. Ainsi qu'à son seuil la Collecte, ainsi qu'avant la Consécration les formules préparatoires, deux nouvelles prières rappellent notre volonté d'union fraternelle, deux prières d'intercession.

Avant que le Christ fût élevé, l'Église militante et l'Église glorieuse avaient été rassemblées autour de la Croix; c'est maintenant l'Église douloureuse que la liturgie appelle, celle des morts et celle des pécheurs.

Antique usage que celui de prier pour les morts, que la Synagogue pratiquait déjà, et dont saint Jean Chrysostome assure que la tradition vint directement des Apôtres. Pourtant le Memento des défunts (comme les autres mementos) n'est entré qu'assez tardivement dans la Messe : des manuscrits du XI^e siècle l'ignorent encore. Pourquoi fut-il placé ici, en ce point si important de la cérémonie? Des Pères de l'Église l'ont déjà expliqué, tel saint Cyrille de Jérusalem : c'est au moment où notre prière est rendue plus efficace que nous devons en réserver les mérites sur ceux qui en ont le plus besoin, — ces âmes qui, les Portes de la mort franchies, attendent encore la lumière définitive.

Âmes du Purgatoire : leur seule pensée suffit à nous faire faire retour sur nous-mêmes, morts en sursis, futurs résidents des régions d'épreuve. C'est pourquoi, enchaînant et priant de toute sa ferveur, le prêtre supplie la Miséricorde pour nous, pécheurs, avec des mots simples et directs, issus certainement de la plus ancienne tradition.

Et, ainsi qu'il l'avait fait avant la Consécration, il appelle comme intercesseurs de nouvelles figures de saints et de martyrs : ils sont nos témoins, nos gages. Pour la troisième fois, et de façon plus définitive, voici évoquée cette grande et admirable réalité de la foi chrétienne : la communion des Saints.



EN cet instant où ma prière n'est plus seulement ma prière, mais celle, souveraine, de votre enfant crucifié,

Seigneur, permettez que, d'une âme confiante, je Vous supplie pour mes frères en Vous qui attendent encore dans la nuit :

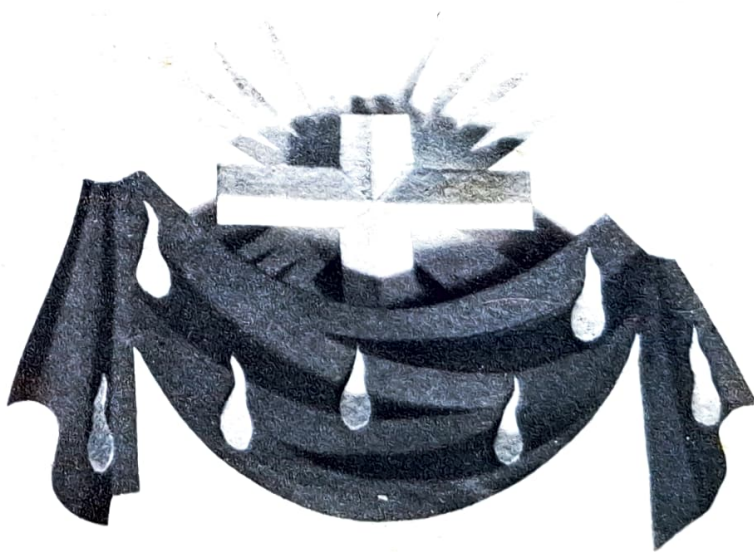
pour ceux que j'ai aimés, ceux que je n'aimais guère, tous réunis dans la mémoire de mon cœur,

pour ces générations de chrétiens dont les voix, sous ces voûtes montèrent fidèles vers Vous, comme monte la mienne en cet instant,

et pour ce mort aussi que je serai demain, que sa faute promet d'avance à l'expiation dans l'angoisse,

pour tous ceux dont bientôt je rejoindrai la troupe et qui n'attendent d'espoir que par les mérites de votre Croix.

Sauvez-les! Sauvez-moi! et comme mon péché annonce et détermine ma mort et mon épreuve, que l'offrande de votre Sang anticipe sur votre Pardon.



P E T I T E
É L É V A T I O N

Le Canon de la Messe va s'achever. Quelques phrases vont terminer la longue suite de prières qui s'est ouverte avec la Préface, phrases simples en apparence, mais comme il arrive toujours dans la liturgie, d'autant plus chargées de sens. La première, qui commence par Per quem, dit au Seigneur : « Par le Christ Vous créez sans cesse tous ces biens, Vous les sanctifiez, les vivifiez, les bénissez et Vous nous les donnez. » Cette formule est-elle un simple résumé du Canon, sa conclusion? Ou bien le reste d'une très ancienne bénédiction, non seulement sur le pain et le vin, mais aussi tantôt sur le lait et le miel, tantôt sur le raisin, ou les agneaux ou les fèves nouvelles? Ainsi au Jeudi-Saint bénit-on encore en ce moment l'huile pour les malades. Le sens en tout cas est clair. La médiation du Dieu incarné offert pour le salut du monde aboutit à une Création continuelle dans la sainteté, la grâce de Dieu et dans son amour sans cesse reversé sur nous.

C'est alors que le prêtre accomplit un geste liturgique qui manifeste cette sanctification, cette surnaturalisation, des choses créées : la Petite Élévation, que le son de la clochette signale à l'attention. Il élève légèrement l'Hostie et le Calice à la fois. Cette élévation était la seule connue dans l'ancienne Église, celle de la Consécration datant, on le sait, du moyen âge ; elle est plus significative que la grande, mais pas de la même façon. Ce n'est pas au peuple qu'on présente les oblats, mais à Dieu qu'on les tend, maintenant que le pain et le vin sont devenus Chair et Sang divins.

Au sens plein du terme, et plus profondément que les prières d'avant la Consécration, ce geste est une « Action de Grâces ». Les mots prononcés par le prêtre le disent bien : Per ipsum... « Par Lui (le Christ), avec Lui et en Lui, Vous sont rendus, ô Dieu, Père Tout-Puissant, en l'Unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire, durant les siècles des siècles. » Par le Christ médiateur, unis à Lui, en quelque sorte absorbés en Lui, nous, les rachetés, nous participerons, durant l'Éternité, au bonheur de louer la Trinité Sainte, avec la Création entière ! Et l'Amen qui clôt cette prière sublime, le plus important sans doute de toute la Messe, le seul même qui figurât dans l'Ancien Canon, prend ici toute sa portée étymologique : d'une âme fervente, unanimes, répondons : « Qu'il en soit ainsi ! »



M AINTENANT, la Création entière est rachetée, et il n'y a plus parmi nous que la joie d'une promesse ineffable!
C'est comme un jaillissement perpétuel : les sept jours de la Genèse inlassablement répétés!

Tout est pur, tout est vrai, et ce monde redevenu intact qui m'entoure, et ce cœur de misère par l'amour reconquis!

Parce que Dieu s'est fait homme, parce qu'un morceau de pain, une coupe de vin sont élevés vers lui en offrandes sacrificielles, tout ce qui est de la Terre est promis à la Gloire, et l'étincelante lumière des Trois Personnes a envahi ma nuit.

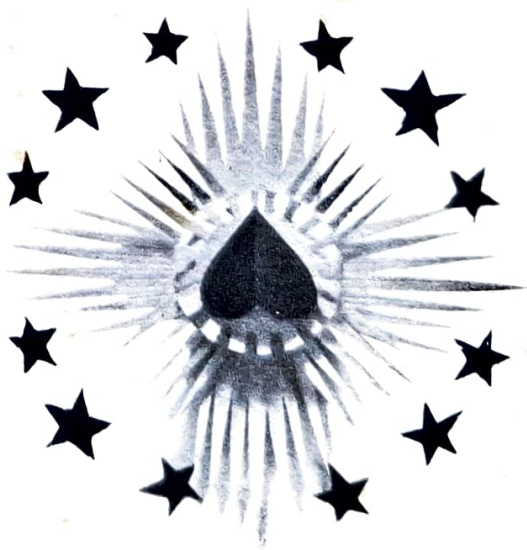
Seigneur, je tends vers Vous ces biens de votre Création, qui ne m'appartiennent pas, qui sont uniquement Vôtres, dans l'ordre d'un mystère que je ne comprends pas,

mais dont je sais pourtant qu'il s'accomplit, attendu depuis les origines des temps, pour mon salut, et dans l'Éternité.

Ah, faites-moi reconnaître votre Grâce sur ce monde périssable où je passe un instant!

sanctifiez, bénissez, ce que je suis et ne voudrais pas être, ce que j'ai et veux rendre à la Charité du Christ,

et que l'immense amour dont sur moi je sens s'épandre la tendresse, suscite dans mon âme l'élan réciproque du don!



XXIV

PATER NOSTER

PRIÈRE DU SEIGNEUR

Le dernier acte du drame liturgique commence, le cinquième, conclusion des quatre autres. J'ai imploré, j'ai écouté l'enseignement, j'ai offert, j'ai sacrifié : maintenant je vais recevoir. C'est le banquet sacrificiel, la Communion.

La façon dont la liturgie ouvre ce dernier acte peut d'abord paraître inattendu. Après une phrase très touchante et très ancienne (saint Jérôme, au IV^e siècle, y fait déjà allusion), où il affirme que c'est seulement sur l'instruction même du Christ qu'il ose dire ce qu'il va dire, phrase qu'il prononce doigts joints dans un geste qui symbolise bien l'union, — le prêtre récite lentement le Pater Noster. Alors il étend les mains et regarde l'Hostie. Oraison dominicale, prière plénière. Selon saint Luc (xi, 2, 4), Jésus l'enseigna à ses disciples, sur leur demande, bien peu de temps avant sa Passion. Fut-ce au balcon d'Ephrem ou sur les pentes du Mont des Oliviers? L'avait-il dite déjà dans le Sermon sur la Montagne, comme l'affirme saint Matthieu (vi, 9, 13)? Il n'y a nul doute qu'il s'agisse là de l'essentiel de son message, de son testament spirituel. L'usage de réciter le Pater à la Messe est extrêmement ancien, peut-être apostolique : de nombreux Pères de l'Église y font allusion et saint Augustin le tient pour établi depuis longtemps. C'est le pape saint Grégoire le Grand, au VI^e siècle, qui fit placer cette récitation au seuil de la Communion. Inspiration sublime et intention profonde ! La Communion n'est-elle pas le sacrement de l'Unité ? Pour s'y préparer quoi de plus souverain que la Charité, à laquelle le Notre Père nous incite ? Avant de communier au corps du Christ, communions à son esprit.

CETTE prière que vos lèvres elles-mêmes m'ont apprise, Seigneur, et que les générations inlassables de vos enfants, depuis des siècles, ont, selon votre ordre, répétée, je veux la dire ici non pas dans la distraction et la routine des formules, mais lentement, d'une âme émerveillée et méditative, comme si je l'entendais pour la première fois.

Vous m'avez dit que Dieu est mon Père, et pas seulement mon Maître et mon Roi, pas seulement Yahweh au front terrible, le chef des armées, le redoutable, le justicier, mais qu'il m'a



institué son fils, l'héritier de son royaume, et que si haut que résident sa puissance et sa gloire, je puis l'appeler d'un nom d'amour confiant.

Père, je Vous prie donc d'être présent parmi nous, sur la terre comme Vous êtes dans les secrets du ciel; présent par la Gloire de votre Essence qui éclairera mon âme, régira mon esprit, et comblera d'amour mon cœur; présent par l'affirmation de votre Puissance qui fondera le règne de la pleine justice; présent aussi par la manifestation de votre Volonté, à qui mon être entier se soumet dans la joie.

Je Vous demande de me conserver l'existence aussi longtemps que Vous le voudrez, de m'accorder mon pain par mon travail, jour après jour, dans une confiance totale en votre Providence, de faire que ce pain soit celui de la fraternité et de l'entraide humaine, et non seulement celui qui naît avec le blé qui germe mais celui qui fut dit « pain de vie », car ceux qui s'en nourrissent n'auront plus jamais faim.

Je Vous supplie encore, devant le poids insupportable de ma dette envers Vous, de daigner en remettre la charge. Et que l'exemple sans cesse présent de votre miséricorde me dictant ma conduite, je sache être généreux, prompt au pardon et charitable, Père, comme Vous êtes envers nous tous.

Et dans cette lutte affreuse que je dois quotidiennement livrer, dans ce cercle de fer, mortel, où je me débats, ne permettez pas que la tentation soit inégale à mes médiocres forces; épargnez-moi les épreuves qui brisent, le trouble qui bouleverse, ne m'abandonnez pas à cet ennemi que je porte en moi-même. Père, en cet instant où le Sang de votre Fils me rend à votre Grâce, ayez pitié de moi!



Après qu'il eut rompu le pain, qu'il l'eut béni et consacré, Jésus dit à ses disciples : « Prenez et mangez ! » La Communion fait donc partie intégrante de la Messe, complément logique, indispensable de la Consécration. (Et quelle erreur n'est-ce donc pas de l'en séparer, de communier en dehors de la Messe ou, sous prétexte de bien communier, de se désintéresser de la liturgie pour s'absorber en une méditation personnelle !)

Ainsi déjà en Israël, selon l'Ancienne Loi, aux sacrifices était joint le « repas de l'Éternel », où les offrants mangeaient les viandes de la victime après qu'on en eut brûlé quelques parties sur l'autel « en agréable odeur » ; participer à ce banquet de Dieu, c'était vraiment consommer de la nourriture sanctifiée, acceptée par le Tout-Puissant. Bien davantage, selon la Loi Nouvelle, le repas sacré prend tout son sens de divinisation. Le Christ lui-même n'a-t-il pas dit : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage » (Jean VI et sq.) ? A la dernière Cène, les Apôtres ont certainement mangé le pain et bu le vin consacrés par le Maître ; aux temps apostoliques, l'Agape rassemblait les baptisés, à la fois repas de fraternité et communion liturgique ; et plus tard quand le banquet et la communion furent séparés, on continua longtemps à maintenir le souvenir vivant du banquet. De nos jours, ce sens n'est-il point trop perdu de vue, ce sens du repas qui, de façon si frappante, correspondait à l'idée d'union fraternelle en Dieu sans laquelle il n'est point de communion féconde ? Les gestes du prêtre et ses paroles cependant y font noblement écho.

Après qu'il a repris et développé les derniers mots du Pater, « libera nos », pour conclure — selon les termes d'une très antique prière, — que nous ne sommes délivrés que par le Christ, le célébrant prend l'Hostie, la rompt en deux, met de côté une des deux moitiés sur la patène, puis détache une parcelle de l'autre et la laisse tomber dans le Calice. Trois actes également riches de signification. L'Hostie divisée c'est le pain rompu de la Cène (les Juifs ne coupaient jamais le pain), c'est celui qui fit reconnaître le ressuscité par les disciples d'Emmaüs, c'est, mystiquement, selon l'interprétation médiévale, le corps du Christ brisé dans la Passion, c'est surtout la distribution aux frères qui s'annonce et se prépare. La moitié mise de côté c'est le souvenir de ces Sancta,



consacrées à une Messe précédente, qu'on gardait pour montrer que le même Sacrifice se perpétuait de Messe en Messe. La parcelle d'Hostie, enfin, qui se mêle au vin du Calice, selon un rite déjà pratiqué au IV^e siècle, c'est, selon le symbole, la Chair et le Sang du Ressuscité associés pour notre salut ou selon d'autres ses deux natures affirmées unies. Mais c'est aussi, et toujours, l'image de ce que chacun de nous est dans le sein de l'Église fraternelle, associé à tous, comme cette parcelle de pain dissoute dans le vin.

SEIGNEUR, ce pain que Vous avez Vous-même, à la dernière Cène, rompu de vos doigts et entre vos Apôtres partagé, ce pain que vos martyrs s'offraient les uns aux autres, avant d'être broyés sous la dent des fauves comme le froment l'est sous la meule,

ce pain que des générations de vos saints se sont distribué au cœur des siècles dans un élan d'amour et de fraternité,

ce même pain qu'en cet instant, sur toute la face de la terre, une innombrable Messe intarissablement renouvelle,

faites que je le reçoive non point pour moi tout seul mais pour l'immense troupeau de vos fidélités,

pour ceux qui Vous connaissent et ceux qui Vous ignorent, faites, ô Christ donné à tous dans la moindre parcelle,

que je communie à ce qui est le sens et le dessein de votre sacrifice : rachetée par votre Sang, la Sainte Humanité.



PAR LE SANG
DE L'AGNEAU

« Comme un agneau qu'on mène à la boucherie, comme une brebis devant ceux qui la tondent, en silence il se soumet à la souffrance. » Ainsi le prophète Isaïe, dans un passage célèbre (LIII, 4, 6) annonçait-il le Messie. — « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte le péché du monde ! » (Jean, I, 20.) Ainsi le Baptiste criait-il, en apercevant Jésus.

La triple imploration que la liturgie met en cet instant sur nos lèvres reprend ce symbolisme de l'agneau, tel que les Israélites le connaissaient depuis cette nuit pascalle où, exilés en Égypte, ils avaient, sur l'ordre de Moïse, marqué du sang d'un agneau les portes de leurs maisons et avaient été épargnés.

Historiquement, l'Agnus Dei semble bien être le reste ou le substitut d'une antique litanie qu'on chantait durant la fraction des espèces pour les fidèles, cérémonie qui pouvait être fort longue. On en avait pris l'habitude en Orient et c'est un pape syrien, saint Serge I^{er}, qui, à la fin du VII^e siècle, en établit définitivement l'usage à Rome. Le sens de ces très simples paroles est clair, l'agneau pascal ne protégea-t-il pas Israël? L'Agneau sacrifié n'est-il pas le gage de la réconciliation de l'homme avec Dieu?

Mais les derniers mots de la triple prière précisent admirablement dans quel sens il faut chercher l'amour de Dieu; tandis qu'à deux des Agnus Dei on répond: « Ayez pitié de nous », au troisième on dit: « Donnez-nous la paix! » Et, tout de suite après, le célébrant prie pour que l'Église soit pacifiée et unie; puis, aux Messes solennelles, se place le rite si beau du baiser de paix, ce rite qui vient tout droit du Christ et des Apôtres, que les premiers chrétiens tenaient pour fondamental et que ceux d'aujourd'hui ont tort de négliger.

Une fois de plus s'exprime dans les paroles et les actes liturgiques la grande leçon qu'inlassablement répète la Messe: pour que Dieu nous garde dans la paix de son amour, aimons-nous les uns les autres!



SEIGNEUR, il n'y a qu'un signe auquel Vous puissiez me reconnaître, au Jour du Jugement lorsque Vous reviendrez sur les nuées du Ciel, dans la manifestation terrible de votre Gloire, quand tout ce qui est caché se verra découvert.

Ce signe, plus infailible contre l'Ange de la Colère que celui dont furent marquées les portes d'Israël,

ce signe dont il fut dit qu'aux temps d'Apocalypse vos serviteurs le porteraient comme un sceau sur le front,

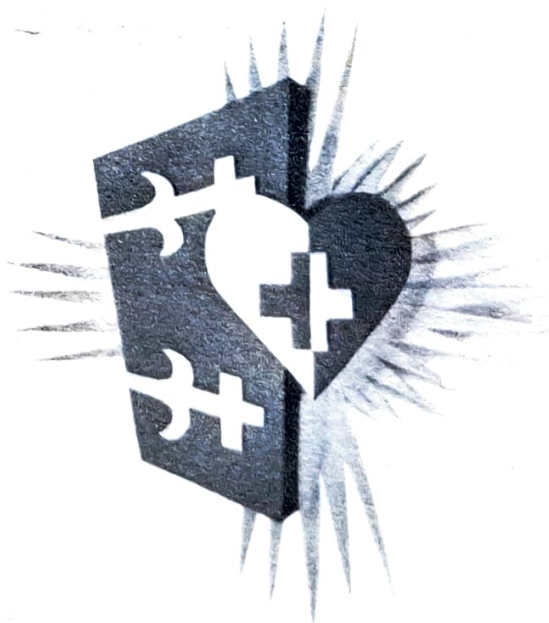
je le connais, ce signe de votre Miséricorde, même lorsque mon cœur ne veut pas l'accepter :

c'est le signe de l'Agneau que votre Sang éternellement trace sur l'être plein de haine et de violence que je suis,

c'est celui de la paix, du mutuel pardon, de la tendresse humaine, de votre amour pour tous sur chacun reversé.

Ah ! faites donc, Seigneur, que je le désire et le reçoive, ineffaçable, jusque dans le plus intérieur de moi,

et que, par la seule puissance de votre Marque, je possède le monde tel que Vous l'avez promis à la douceur !



LE PRÊTRE SE
COMMUNIE

Maintenant le célébrant s'apprête à communier. Il récite deux prières ferventes, l'une qui supplie le Christ, donneur de vie, de sauver son serviteur et de l'unir à Lui, l'autre par laquelle son être entier se reconnaît indigne d'un don si inconcevable et implore pour qu'il ne tourne pas à sa condamnation. Elles sont belles, ces prières, mais subjectives (leur introduction relativement récente, vers le X^e siècle, en est une preuve) elles n'appartiennent pas à la ligne première de la Messe, à sa plus profonde intention qui est, on le sait, d'associer toute la chrétienté à l'acte liturgique. C'est cette volonté d'union collective, de participation, que chacun doit éprouver en soi.

La Communion du prêtre est indispensable, partie intégrante de la Messe, si nécessaire qu'au cas où le célébrant se trouverait empêché subitement de l'accomplir, un autre prêtre devrait aussitôt se substituer à lui et communier pour lui. Qu'est-ce qu'un sacrifice qui ne serait point consommé? Avec le célébrant et par lui, que chacun donc le consomme! Le prêtre tient notre place; il sacrifie pour nous. Les mots mêmes qu'il prononce ne font-ils pas écho à ceux qui se formulent dans le plus profond de notre âme? Mots d'humilité repris au touchant centurion de Capharnaüm, mots de gratitude émerveillée devant ces richesses offertes, mots de confiance lorsque le rite s'achève: c'est par le Corps et par le Sang du Christ que je vivrai, moi, indigne, en Dieu et dans l'Éternité...

MON esprit s'abîme en votre Présence et mon âme a faim et soif de Vous;
il n'y a plus rien en moi que votre attente, rien que l'anxieux silence où Vous allez venir.

Jamais je n'ai autant éprouvé ma misère, la profondeur sans borne de mon indignité;

jamais je n'ai tant senti en moi, intolérable, le poids de l'être indigne que je suis;

jamais je n'ai si fortement compris que par moi-même, je ne suis rien, je ne puis rien;



et c'est vraiment dans la nudité totale, et le dénuement, et la détresse, que je m'agenouille devant Vous,

parce que j'ai placé en Vous mon unique espérance et que je sais que Vous ne la décevrez pas.

Je crois que c'est Vous-même qui allez être en moi, pour moi et contre moi, la force et la plénitude de la vie;

je crois que, d'un seul mot, Vous rendez sain ce qui était malade, et pur ce qui était souillé;

je crois que Vous êtes ici présent dans l'Hostie et dans le Calice,
— Mon Dieu, de toute mon âme, je crois en Vous!



LES FIDÈLES
VONT À LA
TABLE SAINTE

C'est au tour du fidèle de recevoir son Dieu, de s'unir à lui, car communier est plus que recevoir. Originellement la distribution des Saintes Espèces s'était faite à la table même de l'Agape, puis la coutume fut que le clergé les distribuât dans les rangs des assistants : depuis le IV^e siècle ce sont eux qui se dirigent, graves, vers cette « Sainte Table » dont le nom évoque le souvenir de celle de la Cène. Primitivement aussi le pain consacré était reçu par chacun « dans la main disposée en creux » (les Pères de l'Église ont vu là un moyen de sanctification des sens) et les fidèles buvaient tour à tour au Calice. La communion sous les deux espèces, encore en usage chez les Grecs, a duré en Occident jusqu'au XII^e siècle et ne fut officiellement supprimée que par le Concile de Constance en 1418. Pas davantage, aux temps anciens, quand le peuple s'associait activement à la Messe, ne lui faisait-on interrompre la grande prière liturgique pour dire, chacun en soi, le Confiteor ; mais, par contre, le Chant de Communion, comme il en va encore aux Messes solennelles, était celui de toute l'assemblée.

L'un après l'autre, agenouillés, nous tendrons la bouche vers le pain de vie. « Que le Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde ton âme en la vie éternelle ! » répètera le prêtre à chacun, en déposant l'Hostie entre ses lèvres. « Corpus Christi ! » disait, plus simplement, l'ancienne Église, celle de saint Augustin ; en ces deux mots n'est-ce pas toute mon attente qui se trouve comblée, toute mon espérance qui s'exprime, toute ma foi, tout mon amour ?

AUCUN mot n'est capable dans aucune langue de la terre, pas même ceux qu'on murmure dans le secret du cœur, de dire ce que je voudrais dire en cette minute, car ma joie n'est plus d'ici-bas.

Je sens sur moi luire la lumière de votre Face, au plus profond de moi brûler la douceur de votre amour ;

Vous êtes en moi, je suis en Vous, tout est mystère : mon âme se tait et mon esprit adore, prostré.

Il n'y a pas de gratitude humaine pour correspondre à ce don qui est si loin au delà de l'humain ;



il n'y a pas d'amour qui puisse être réciproque à celui pour lequel
Vous Vous êtes livré ;

il n'y a pas d'offrande et de promesse qui ne soient misérables auprès de votre exemple et de votre oblation.

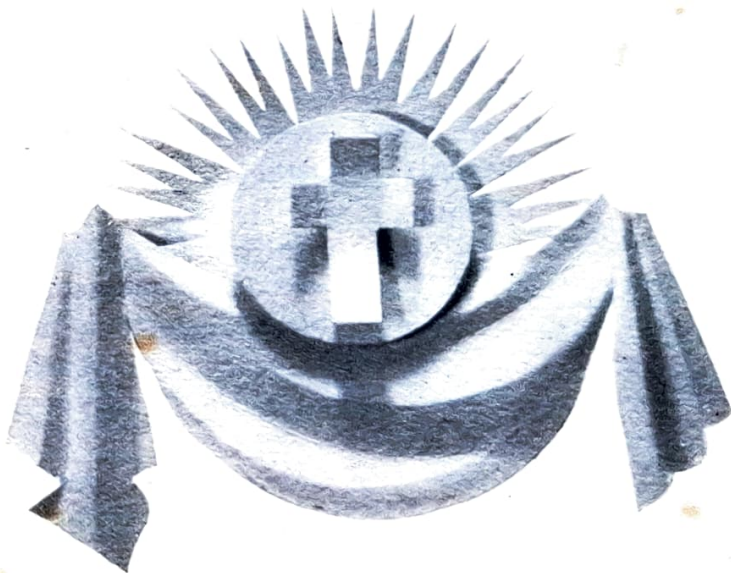
Quoi donc Seigneur? que Vous donner? que Vous dire? Rien, sinon Vous-même, reçu dans le silence et l'abandon.

Alors, en mémoire de ce jour de mon enfance intacte où je
Vous ai possédé pour la première fois,

je Vous demanderai seulement de faire de moi selon votre
désir, de me garder tel que Vous me voulez être,

de m'associer à l'Hostie que Vous êtes, avec ma Croix, mes
joies, mes espoirs et mes déceptions,

d'être plus moi que moi, de vivre de ma vie. — Mon Dieu,
faites que je sois comme un enfant entre vos Mains.



BÉNÉDICTION

Après la Communion, la Messe s'achève presque tout de suite : certains s'en montrent étonnés ; ils préfèrent qu'un temps leur soit laissé pour prolonger leurs méditations personnelles et, certes, l'action de grâces de l'âme en qui le Christ repose est l'une des meilleures oraisons qu'on puisse faire. L'Église la recommande. Mais la piété des anciens chrétiens pensait que la Messe entière est une « action de grâces » et que, sanctifié par la présence en lui du corps divin, chacun n'a qu'à prolonger la Messe dans sa vie par l'exercice de la charité, par l'acceptation de la joie et des peines, par l'entretien en soi de la ferveur.

Les prières qui suivent la communion correspondent à deux ordres de signification. Les premières demandent à Dieu de rendre efficaces les dons reçus, de nous maintenir purs, de faire, dit profondément l'une d'elles, que « ce que nous avons reçu dans le temps demeure en nous éternel remède ». Tel est, dans l'ensemble, le sens des prières des Ablutions, dites, depuis au moins treize siècles, au moment où le prêtre purifie tout ce qui a touché la Chair et le Sang, ses lèvres, ses doigts et le Calice ; et la Postcommunion, vénérable sœur de la Collecte et de la Secrète, mobile comme elles selon les Messes, et qui précise comment nous désirons voir durer en nous les fruits du Sacrifice : ce sont là les conclusions à l'acte même de la Communion.

Mais voici quatre données liturgiques qui élargissent les perspectives. Au moment où se termine la halte mystique de la Messe, où nous allons retourner à la vie, ses périls ses soucis, ce que l'Église nous rappelle, c'est que nous devons vivre sous la main de Dieu, et que, de fait, c'est cette main qui va nous régir et nous protéger. C'est ainsi la Messe entière qui se trouve en quelque sorte projetée dans notre existence, et continuée. L'Oraison sur le peuple, qui ne se dit plus de nos jours qu'en semaine, du Mercredi des Cendres au Vendredi-Saint, prière d'origine orientale aux accents de bénédiction, rappelle à chacun qu'il doit incliner la tête devant Dieu. L'Îte Missa est, qui semble n'être prononcé là que pour nous permettre de quitter l'assemblée solennelle, signifie aussi que notre Messe commence, notre rôle : missio ne veut-il pas dire à la fois « renvoi » et « mission » ? Le Placeat, introduit par saint Pie V au XVI^e siècle, veut rappeler la présence, en face de nous, de la Trinité Sainte, au nom de laquelle



la Bénédiction finale va sur nous s'épandre. D'un geste admirable, si solennel et si important que jusqu'au XI^e siècle seul l'évêque eut le droit de le tracer, le célébrant élève au Ciel ses mains, comme pour en attirer sur nous la Grâce, cette Grâce qui va désormais nous accompagner et nous garder.

CETTE Messe, Seigneur, dont vous venez de me donner la Grâce, ce drame où mon être tout entier s'est associé à Vous, ne permettez pas qu'elle ait été, dans ma vie, une heure semblable aux autres : gravez-en la mémoire au plus intime de mon cœur.

Ne m'abandonnez pas ! Que votre main tutélaire demeure présente au-dessus de mon front ; semblable à la nuée qui mena votre peuple dans sa marche, qu'elle me guide, me soutienne qu'elle soit mon signe et ma constante pensée.

Faites que moi-même je ne Vous quitte pas, que je me souvienne que Vous êtes toujours là, présent, inoubliable, et que je Vous reconnaisse sur la face du Monde comme dans ces abîmes intérieurs où se prépare mon destin.

Veuillez que toute ma vie soit emplie par la foi, animée par l'amour, exaltée d'espérance, que je supporte d'un cœur également ferme le bonheur et l'épreuve, qu'en moi, autour de moi, tout soit Grâce, et que chaque heure du temps qu'il me reste à vivre soit comme une Messe prolongée.



DERNIER
ÉVANGILE

Le dernier Évangile, que le prêtre va lire du côté gauche de l'autel, et qu'il entoure d'un rite de vénération, est relativement récent dans la Messe. Les vieilles liturgies ne le connaissent pas et ce n'est pas avant le XIII^e siècle qu'on le trouve dans les Missels. C'est une fleur née de la piété populaire, par la vertu même du texte qui y est dit. Le texte le plus souvent utilisé n'est autre que le Prologue du IV^e Évangile, cette sorte d'hymne cadencée, que saint Jean plaça au début de son livre, comme si l'élan spirituel incoercible qui le portait ne pouvait s'exprimer que par ce chant de gloire. Les chrétiens du moyen âge avaient ce texte en particulière vénération, et c'est d'ailleurs pourquoi, de nos jours encore, à la campagne, on le récite, presque comme un exorcisme, pour obtenir le beau temps ou quand l'orage terrifie les cœurs. C'est encore saint Pie V qui en fit une partie intégrante de la Messe, sa conclusion : inspiration sublime ! Il est beau que le drame liturgique s'achève sur cet élan dans l'espace. Nul passage plus simple dans tout l'Évangile, nul aussi plus mystérieux. Le Verbe qui était au commencement de tout et par qui toutes choses furent créées, cette Parole qui appelle l'être à la vie et dont l'ineffable lumière nous exalte au-dessus de nous-mêmes, c'est cela même, cette réalité qui est par delà toute compréhension humaine, que nous reconnaissons dans le Christ, Dieu ayant pris chair comme nous. Devant un tel mystère, l'esprit se tait et l'intelligence abandonne, mais la foi parle. C'est parce que le Verbe s'est fait chair et qu'il a dressé sa tente parmi nous que nous avons connu Sa Gloire. Quittons donc la Messe dans le réconfort de cette certitude et que le Verbe éclaire notre chemin !

Et maintenant que je vais retourner dans la vie dangereuse, difficile, la vie quotidienne des hommes, je Vous appelle sur moi, Lumière de la Lumière, Verbe incréé par qui tout est, tout fut et tout sera.

Sans Vous, sans votre Force en moi je ne puis vivre pas plus que mon corps ne vit sans votre soleil ;
mon esprit n'est que le reflet terni de votre Gloire
et mon sang bat au rythme de votre Création.



J'invoque en Vous la Majesté qui est Justice,
je reconnais en Vous l'ultime Vérité,
de Vous seul j'attends l'Espérance qui est Grâce,
j'adore en Vous l'inépuisable amour.

Faites, Verbe de Dieu, que cette ressemblance
inconcevable que Vous voulez entre mon âme et Vous,
se révèle en mes actes, dans mon cœur s'accomplisse,
qu'en mes pires ténèbres je sache Vous percevoir.

Et puisque tout cela est si profond mystère
que mon esprit défaille et demeure interdit,
Vous qui possédez seul l'explication suprême,
répétez à ma foi son pourquoi et son comment.

Vous qui avez pris chair dans le sein d'une Vierge,
Vous qui avez connu mon angoisse et ma mort,
faites, Verbe fraternel, que vers Vous je me dresse
confiant, comme vers un être que je reconnaîtrais.

Redites-moi que la Force s'est faite Miséricorde,
qu'entre l'Abîme et moi votre Croix est dressée,
que le Sang n'est pas vain, que le Salut existe;
Mon Dieu, rappelez-moi que Vous m'avez aimé!



Au plus lointain des temps, au plus profond de l'âme, le geste de prier dès le réveil est inscrit. Dans l'émerveillement de voir naître un jour nouveau, quel homme, si primitif soit-il, n'a pas senti en lui monter la joie et la reconnaissance? La Bible proclame maintes fois la beauté particulière de cette première prière, de ce « sacrifice du matin » dont il est question dans les Nombres et dont le livre des Rois dit qu'il est « le meilleur de tous ». Un psaume, le vingt et unième, n'est-il pas expressément composé pour cette imploration fervente du seuil de la journée? La règle des moines, par trois offices successifs, consacre ces heures merveilleuses : Matines quand le jour n'est encore qu'une promesse, Laudes quand l'aurore sourd aux environs de l'Orient, et Prime lorsque le soleil fait éclater la gloire du Seigneur. « Voici levé déjà l'astre du jour, dit l'hymne de Prime, à genoux prions Dieu ! » Et, tandis qu'aux cloches de milliers d'églises, l'Angélus égrène par trois fois ses coups rythmés, du cœur fidèle monte une triple prière, de gratitude, d'engagement et de confiance : un jour nouveau s'ouvre pour Dieu.

DANS le jeune matin, Seigneur, que ma première pensée vers Vous s'élève, Père à qui je dois de voir ce jour ! Je ne suis que par Vous ; ma chair fut par Vous tirée de la terre inerte ; mon âme fut faite à la ressemblance de votre Face ; et, du plus profond des temps, je sais que Vous m'avez appelé par mon nom.

Que cette journée qui s'ouvre soit pour moi semblable à une offrande ! Dans la beauté du monde, que je sache reconnaître votre splendeur ! Que j'aie le cœur ouvert à l'amour, la ferveur et la joie ! Que chacune de mes heures s'écoule en votre Présence, Dieu à qui appartient le pourquoi et le comment de tout !

Cette journée sera claire ou sombre : qu'importe ? Le malheur et la douleur peuvent en être le lot. Je veux adorer tout ce qu'il m'advient durant ces heures, et, par avance, j'accepte le bon



et le mauvais de tout. Fils de Dieu, donnez-moi d'associer mes souffrances aux Vôtres. Vous qui avez connu le fardeau de notre peine et portez avec nous le poids quotidien de notre mort.

Protégez-moi, Seigneur, contre moi-même. Je sais de quelle boue je suis pétri. Tant de forces me poussent vers la nuit et vers le gouffre : en moi, autour de moi, tentations et péchés sont coalisés. Que votre Grâce me garde; que votre Image humaine me soit sans cesse présente; qu'elle me conseille et me montre l'homme accompli! Car Vous êtes, Jésus, le seul Modèle : faites que j'aie l'énergie de tendre à Vous ressembler!

Et Vous, Verbe Éternel, Vous aussi, Esprit de Lumière, qui êtes en moi comme l'âme de mon âme et la Présence qui ne se récuse pas, guidez-moi, menez-moi, soyez ma conscience et mon courage! Faites-moi distinguer le tracé de ma route et donnez-moi la force de la suivre jusqu'au bout!



POUR CHAQUE INSTANT
DU JOUR

Le temps est œuvre de Dieu : l'heure lui appartient, et c'est justice que de lui rendre grâce, pour toutes et pour chacune. Ainsi, en Israël, les fidèles marquaient-ils des haltes dans la journée, où leur âme et leur corps, détachés un instant des tâches quotidiennes, faisaient face au Ciel. Ainsi, dans les couvents, la troisième, la sixième, la neuvième heures rassemblent elles les orants, les orantes, et pour finir, déjà s'obscurcissant, celle où paraît l'étoile Vesper, l'heure des Vêpres. En ces moments choisis, qu'offrir aux Trois Personnes? Rien d'autre que ce que nous sommes, faits de terre, mais rachetés selon la Promesse, rien d'autre que notre vie mortelle mais vouée à la Gloire, notre travail, notre nourriture, notre repos même, et cette confrontation permanente de nous-même à autrui, si souvent pénible, en quoi il nous est demandé de voir une communion.

JE veux Vous consacrer tous les instants de cette journée, Seigneur. même ceux où je Vous oublie et Vous néglige, car Vous êtes présent jusque dans mes absences et fidèle jusqu'au sein de mes pires abandons. Comme le soleil, d'aplomb, illumine la terre à midi, qu'ainsi votre lumière tombe droite sur chacune de mes heures, qu'elle donne à tous mes actes la splendeur de la foi. l'éclat de l'espérance et la douceur rayonnante de l'Amour.

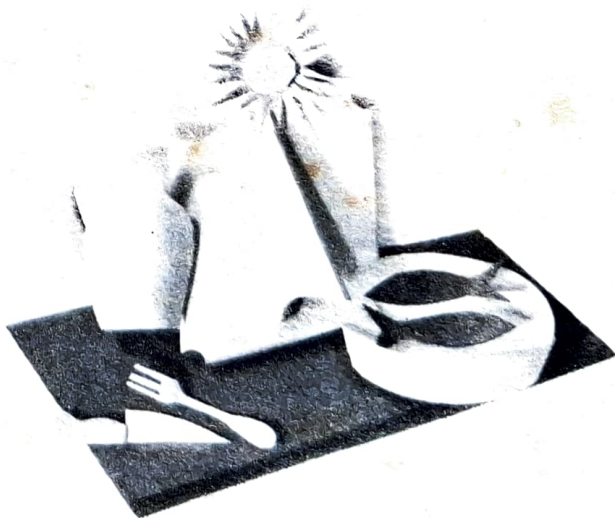
Me voici au travail, mon Dieu et dans l'effort que je poursuis, faites que je retrouve un peu de votre joie, ô Créateur, qui avez fait le monde et appelez l'homme à la Vie afin que votre œuvre se prolonge et que toute chose créée célèbre votre Nom. Et si la peine est lourde, si la main, le bras et la nuque se lassent, faites, Charpentier Jésus et Marie Ménagère, Vous qui avez aussi connu cette fatigue, faites qu'elle soit comptée pour le rachat de mes fautes, qu'elle me soit à vos yeux, une chance de pardon.



Que cette nourriture dont mon corps a besoin soit deux fois l'occasion d'une louange et d'une gratitude, car Vous voulez, Seigneur, que les biens de la terre deviennent force de vie dans ma chair mortelle, et Vous voulez aussi, selon le signe et le mystère, que le pain et le vin constituent pour mon âme le gage d'éternité.

Faites aussi, Mon Dieu, que tout instant de repos en cette journée ne soit pas seulement un temps vide, où mon âme, absente d'elle-même, cède à l'ennui ou à la vaine distraction; mais que chacune de ces minutes suspendues me fasse participer à l'harmonie du Monde, à tout ce qui témoigne de votre Présence et reflète en mon cœur l'éclat de votre Gloire.

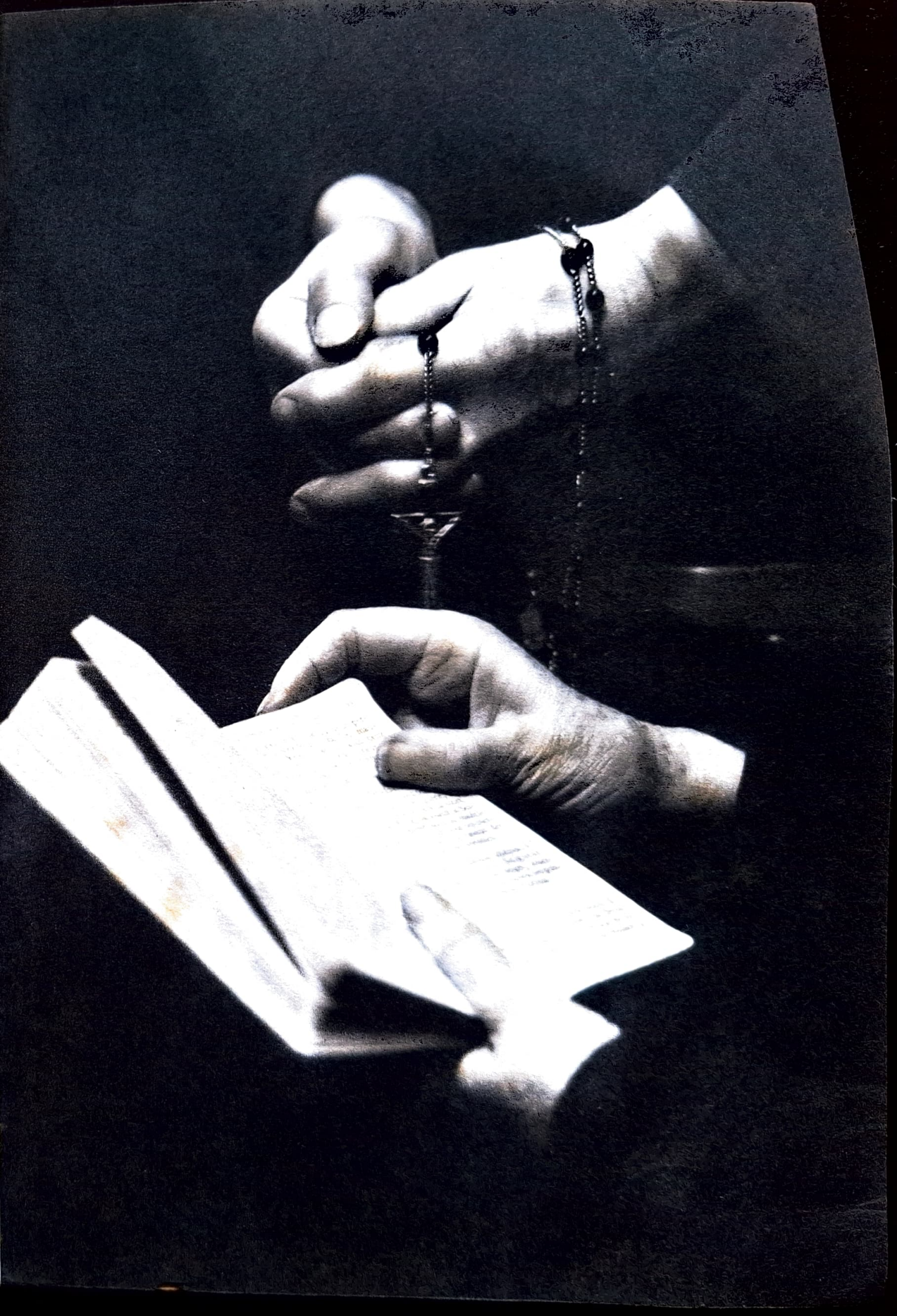
Et surtout, dans le coude à coude de la vie, donnez-moi, Seigneur, la puissance d'aimer. Que tous ceux qui m'entourent, tous ceux qui me rencontrent, me trouvent les mains ouvertes, le regard droit et le cœur généreux. Faites que je pardonne et que je me dévoue, que je sache participer aux épreuves des autres et me réjouir aussi, vraiment, de leur bonheur; qu'aucune duplicité ni aucune équivoque ne fausse mes intentions ni ma conduite; faites que je sois patient et bon, pur et droit comme Vous êtes, afin que la Charité du Christ demeure en moi.



Dernière prière du jour, celle du soir rassemble et parachève le temps qui vient de s'écouler. Comme celle du matin, elle est immémoriale et plonge ses racines au cœur même de l'homme. En Israël, elle se célébrait avant que la seconde étoile fût allumée. L'Église la nomme Complies : ce jour qui meurt est là, définitif ; il est complet et il est accompli. L'office, par trois psaumes, en résume la signification. Ce jour a-t-il été ce qu'il eût dû être, pur et saint, habité par Dieu ? Trop souvent la honte et le repentir en sont seuls la conclusion légitime. Pourtant, bon ou mauvais, ce jour fut, et « par l'offrande du soir, sortant de l'affliction » (I. Esdras) l'homme aura le désir de remercier, de rendre grâces, pour tout ce qu'il a reçu durant ce proche passé. Enfin l'heure du soir est celle de l'abandon ; le corps va céder au sommeil, l'âme à l'on ne sait quelles obscures puissances ; que la Force et la Lumière suprêmes nous gardent des périls de la nuit ! Et puisque le mystère du soir est un mystère de mort, affronté à la grande échéance dont chaque jour finissant rapproche, nous répéterons les suprêmes mots du Christ, les mots du complet abandon et de la totale espérance : « Seigneur, entre vos mains je remets mon esprit... » Car tout est dit par là.

V OICI qu'un jour s'achève, Seigneur : un jour de plus, vais-je dire ? Un jour de moins dans l'attente de ma mort. Je passe en revue ces heures encore si proches, inscrites déjà pourtant au livre de votre Jugement, et j'ai le cœur pensif de les trouver si vaines, si occupées de tout ce qui passe et disperse, mais si vides de Vous.

Pardonnez-moi, Seigneur, d'être faible, d'être lâche, de connaître le bien et de le faire si mal, de toujours retomber au même endroit, sur la même pierre, d'être si fade, si tiède, de Vous aimer si peu. Aujourd'hui donc, encore, malgré mille promesses, je Vous aurai trahi et je me serai trahi. Jusques à quand mon Dieu, jusques à quand ?



Secouée de repentir, mon âme est lourde et tremble, suspendue à votre pardon. Si je n'avais remis, une fois pour toutes, aux mains du Christ mes fautes et mes peines, seul me resterait le recours à l'abîme du désespoir et du dégoût de moi. Mais il m'a été dit que toute faiblesse en Vous est véritable force : Seigneur, j'ai foi en Vous.

La nuit tombe, la nuit complice de mes ténèbres et je connais ses tentations. Protégez ma demeure, les miens, ma vie, gardez mon âme. Que vos anges emplissent l'ombre de leurs ailes tutélaires, et faites que mon sommeil, habité de votre Présence, soit tout de confiance et de fidélité.

Puis, lorsque viendra pour moi la nuit définitive, lorsque je serai proche de comparaître devant Vous, faites, Dieu Tout-Puisant, par le sang répandu de votre Fils, par la prière très pure de ma mère Marie, que votre Miséricorde apaise mon angoisse et que je m'endorme alors, heureux, dans votre amour.



TABLE DES MATIÈRES



	Préface
I.....	Introïbo ad altare Dei
II.....	Confiteor
III.....	Le baiser à l'autel
IV.....	Le signe de l'entrée
V.....	La pitié et la gloire
VI.....	Unis dans le Seigneur
VII.....	Lecture au nom de Dieu
VIII.....	Intermède et préparation
IX.....	Parole de Dieu
X.....	Règle de notre Foi
XI.....	Offertoire
XII.....	Par le Pain et par le Vin
XIII.....	Les mains pures
XIV.....	Aux Trois Personnes
XV.....	Secrète
XVI.....	Prologue à l'Eucharistie
XVII.....	Sanctus, Sanctus, Sanctus
XVIII.....	L'Église au pied de la Croix
XIX.....	Ceci est mon corps
XX.....	Ceci est mon sang
XXI.....	Mémorial
XXII.....	Les morts et nous pécheurs
XXIII.....	Action de grâces
XXIV.....	Pater Noster
XXV.....	Le pain rompu
XXVI.....	Par le sang de l'agneau
XXVII.....	Communion du prêtre
XXVIII.....	Communion du fidèle
XXIX.....	Sous la main de Dieu
XXX.....	Dans la gloire du Verbe
XXXI.....	Prière du matin
XXXII.....	Pour chaque instant du jour
XXXIII.....	Prière du soir

